

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

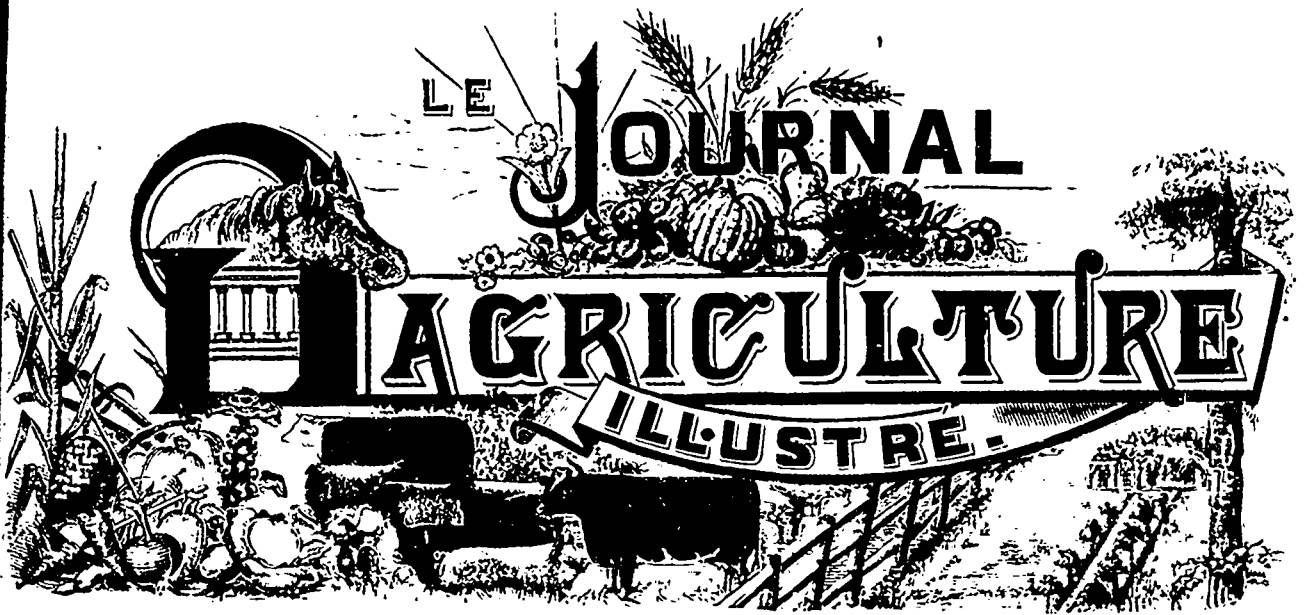
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								✓			



Publié pour le Département de l'Agriculture de la Province de Québec, par Eusebe Senecal & Fils, Montréal.

Vol. VII. No 11.

MONTREAL, NOVEMBRE 1884.

{ Un an \$1.00  
payable d'avance

TABLE DES MATIÈRES.

Discours de M. S. Lesage, prononcé à l'occasion de l'exposition agricole de Montmagny.....	161
Notes de voyage.....	162
Nos gravures.....	167
Les dames Ursulines au ac Saint-Jean.....	167
A propos de Percherons.....	170
Essais de moissonneuses et de lienses mécaniques.....	172
Plan d'une maison de \$800 à \$1,000.....	173
De la vermine des volailles.....	174
Bibliographie.....	174
Correspondance.—Vignes.—Fleurs.....	175
Avantages des cercles agricoles.....	176

Discours de M. S. Lesage, prononcé à l'occasion de l'exposition agricole de Montmagny.

M. Lesage, assistant-commissaire d'agriculture, a prononcé à Montmagny un discours rempli d'idées pratiques sur l'agriculture en général et sur les principes qu'on doit lui appliquer spécialement dans notre province.

Ce discours est un programme pour tous les cultivateurs de la province de Québec et c'est à ce titre que nous le reproduisons ici, empruntant pour ce faire, l'excellent rapport qu'en a fait un correspondant de la *Gazette des campagnes*:

Messieurs,

Je dois remercier d'abord M. le Président, de la part du Premier Ministre, de l'invitation qu'il lui a faite d'assister à ce concours agricole. Il en a été flatté, mais ayant beaucoup à faire au sortir des vacances, et toujours quelque peu souffrant, il m'a chargé de le représenter auprès de vous et même de vous féliciter, sachant à l'avance, d'après vos œuvres antérieures, que vous mériteriez ces félicitations.

Les sociétés d'agriculture relèvent de notre département. Dès qu'on attire notre attention quelque part, pour que nous y regardions de plus près, nous n'hésitons pas au devoir. Ici, c'est autre chose, nous venons pour le plaisir d'apprécier plutôt que de juger, et pour secondar un mouvement déjà si bien imprimé.

J'ai visité un grand nombre d'expositions, et rarement j'en

ai vu qui m'aient donné une satisfaction aussi complète que la vôtre.

Après avoir circulé sur le terrain, ayant pour *cicerone* votre estimable secrétaire, après avoir admiré votre établissement, jeté un coup d'œil aux bestiaux, aux produits de l'industrie, je me suis rendu vers la ferme, votre ferme-modèle.

Messieurs, cette ferme modèle vous fait beaucoup d'honneur, et c'est en elle, après votre travail, votre énergie, l'intelligence de vos intérêts, que je trouve la source principale de vos succès.

Vous avez une véritable ferme-modèle, parce qu'elle rapporte le plus possible avec le moins de frais possible: parce que ses efforts pour arriver au succès ne dépassent pas les moyens ordinaires des voisins. C'est une ferme-modèle dans son milieu. Avec de la fortune, il est facile de créer une ferme-modèle. C'est de l'éclat, de la vanité, de l'éblouissement dans un vaste rayon. On s'en scandalise plutôt qu'on ne songe à l'imiter. Ici, vous avez un humble enseignement, le petit catéchisme de l'agriculture, qu'il vous est facile de comprendre, et dont vous pouvez suivre les leçons sans peine, ni sacrifice, avec garantie de récompense ou rémunération.

Il serait à souhaiter que vous serviriez d'exemple à plus d'une ferme prétendue modèle par exagération. Vous êtes dans le juste milieu économique de notre population: et je ne puis faire autrement que féliciter ceux qui ont organisé ainsi votre société d'agriculture, de manière à ramener en face de la ferme-modèle, tous les ans, les produits de plus en plus perfectionnés qui sont principalement dus à ses silencieuses mais en même temps éloquentes leçons.

En causant avec divers cultivateurs ici présents, j'ai compris que vous avez généralement l'intention de réduire la culture des céréales, pour vous appliquer spécialement à la production des plantes fourragères et des racines, et je vous en félicite.

L'élevage est le nerf de notre agriculture: c'est par lui qu'elle se relèvera, pour lutter contre les produits presque spontanés du Nord-Ouest, en fait de céréales.

Vous avez des fabriques de fromage: c'est cela. Elevez des vaches. Chaque vache vous rapportera en moyenne \$2 de bénéfices net, au troupeau: presque de quoi doubler un trou-

peau dans un an, et bien sûr dans deux ans, s'il n'y a pas de malchance.

Ne vous livrez pas trop à la culture des grains; donnez la préférence à la culture des plantes fourragères et des plantes sarclées. Nous sommes un peuple enfant: c'est dans le lait que nous trouverons notre nourriture la plus naturelle et en même temps la plus substantielle. Faites donc de l'élevage.

Je suis heureux que vous entriez franchement dans le mouvement progressiste du pays en fait d'agriculture. J'en suis heureux, comme patriote, parce que la prospérité du cultivateur est celle de la patrie. S'il a des attaches avec l'industrie et la science, la science et l'industrie dépendent avant tout de lui, parce qu'elles ne sauraient vivre sans pain, sans viande ou lait, comme aliments principaux, et que c'est lui qui les produit.

Né fils de cultivateur, j'essaie de cultiver, et je suis heureux de vous dire que je réussis à ma satisfaction, en suivant votre méthode. Il m'en coûte plus cher, parce que je n'y puis consacrer qu'une faible partie de mon temps.

D'après mon expérience, il n'est pas de terre si ingrate qu'elle soit, dans notre province, qui ne rétribue grassement le travail et les sueurs du cultivateur intelligent. Je crois au dicton qui veut "que terre réputée mauvaise accuse plutôt mauvais cultivateur."

Votre exposition nous a montré des juments poulinières magnifiques, des paires de chevaux comme elles sont rares, des moutons de race d'un choix admirable: en somme votre exposition est belle.

Seulement, je regrette que nos animaux canadiens, nos vaches laitières et nos chevaux normands, n'y figurent qu'au second rang.

Si j'ai un avis à vous donner, je vous dirai: "Ceux qui ont des vaches ou des chevaux canadiens, qu'ils les gardent, les soignent, qu'ils les conservent quand même." Des étrangers ont prétendu, après les avoir éprouvés, qu'ils semblaient avoir été faits pour nous.

En me résumant, je félicite M. le Président du succès réel, inébranlable de cette exposition. J'en félicite en même temps les Directeurs et le Secrétaire, à qui je dois des détails tout à fait instructifs et intéressants, au sujet de l'organisation et du fonctionnement de la société et de la ferme. Tout en vous félicitant, je vous réitère au nom du Ministre les remerciements qui vous sont dus pour votre gracieuse invitation. Pour moi personnellement, soyez convaincus que j'ajoute aujourd'hui un bijou à la collection des souvenirs les plus précieux de ma vie officielle.

#### NOTES DE VOYAGE.

Au cours du mois de juillet dernier, j'ai reçu du Département d'agriculture la mission d'inspecter les livres des sociétés d'agriculture et de faire un rapport sur leur fonctionnement.

Cette inspection me force à parcourir toute la province, comté par comté, et me permet de faire beaucoup d'observations sur l'état de l'agriculture dans les diverses régions que je visite.

J'ai pensé que mes notes pourraient être de quelque intérêt pour les lecteurs du *Journal d'agriculture*, et je les ai condensées de manière à donner à ceux qui les liront une bonne idée des matières auxquelles elles ont trait.

Dans ce premier article je vais passer en revue cette partie de mes notes qui a trait aux comtés de Chicoutimi, Saguenay, Charlevoix, Montmorency, Québec, Rimouski, Témiscouata, Kamouraska, L'Islet, Montmagny, Bellechasse et Lévis.

*Chicoutimi.* — A ceux qui n'ont jamais visité le lac St Jean et sa vallée, l'espace que j'ai à occuper ne me permet pas de donner une description de cette belle région. Quant à

ceux qui l'ont visité, inutile de leur parler des splendeurs de la grande nature qui y déploie ses beautés, car ce qu'on en voit une fois reste toujours présent à l'imagination. Je passerai donc rapidement sur ce que présente de pittoresque la voie qui nous conduit par monts et par vaux de St-Alphonse à St-Félicien, en traversant Hébertville dont chacun admire la magnifique église. Je ne ferai que mentionner en passant l'impression de mélancolie qui m'est restée d'une visite faite à l'ancien cimetière de la vieille réserve de Métabetchouan et les beautés du paysage qui se déroule au regard depuis St-Jérôme jusqu'à la Pointe-Bleue. Je ne dirai qu'un mot de cet éri d'admiration que m'a arraché le site appelé "Cran des Sauvages," du haut duquel on aperçoit une vallée qui s'étend à perte de vue. Au fond de cette vallée on voit se dessiner les rangs bien cultivés et les belles constructions des deux paroisses riches et florissantes de St-Prime et de St-Félicien. Et pour finir cette ébauche de description, je jette en souvenir un regard sur le site admirable qu'occupe l'église de St-Félicien, sur une colline qui baigne ses pieds dans les flots bondissants encore sous l'impulsion de la course qu'ils viennent de fournir dans le dernier rapide de la belle rivière Ashuapmouchouan.

Maintenant que nous avons passé à vol d'oiseau sur la région du lac St-Jean, nous allons toucher terre pour le retour en visitant ce que présentent d'intéressant les différentes paroisses qu'elle renferme, au point de vue agricole.

J'ai visité la vallée du lac St-Jean dans la saison la plus propice pour celui qui veut juger des ressources qu'elle offre au cultivateur et au colon, c'est-à-dire à l'époque où la moisson achevait de dorser ses épis sous les rayons du soleil de la fin d'août. J'aurai vite décrit ce que j'ai vu, car tout se résume à ceci, à partir de St-Jérôme à St-Félicien: du blé, du blé, encore du blé et toujours du blé. Et du blé de cinq pieds de haut avec des épis d'une longueur variant de quatre à six pouces, bien nourris et ployant sous le poids de leur richesse. Quel sol et quelle vigueur de végétation! Et pourtant l'incurie et le caractère routinier de nos cultivateurs canadiens trouvent encore le moyen d'appauvrir et même de ruiner un tel sol. On a mis la main sur un sol d'une fertilité extraordinaire et on a cru qu'on ne pouvait voir le bout de cette fertilité, et on a semé grain sur grain, blé sur blé surtout, pendant des années. Aussi, ai-je vu dans une paroisse nouvelle, St-Félicien, un terrain où déjà le blé n'est plus aussi beau, et où la faute en est bien au propriétaire qui y a semé du blé depuis douze ans, sans arrêt. Ce cultivateur a semé, cette année, du blé sur un terrain nouvellement mis en état de culture, et il a mis du même blé dans un terrain avoisinant cultivé en blé depuis douze ans. Or, ce dernier terrain contient beaucoup de blé noir, tandis qu'il n'y en a pas dans l'autre. Le sol de la vallée du lac St-Jean est fertile, mais, comme tous les sols, il se fatigue et si les cultivateurs de cette région ne se hâtent de changer leur système de culture, ils verront bientôt leurs terres s'appauvrir comme l'ont fait celles qu'ils ont quittées dans les vieilles paroisses du sud du St-Laurent, parce qu'elles ne produisaient pas assez pour leur subsistance.

Et puis, pourquoi cultiver tant de blé, tandis qu'il est si difficile de le vendre avec profit, dans un pays où les communications sont si difficiles. Pourquoi ne pas plutôt chercher à concentrer sous le plus petit volume possible les produits de la terre, pour pouvoir les transporter et s'en défaire plus facilement. Ceci m'amène à parler de l'industrie laitière telle qu'on la pratique là.

En disant que je n'ai vu que du blé sur mon passage, je laisse clairement à entendre que le reste est fort négligé. En effet, peu de foin, un très petit nombre d'animaux, surtout de bêtes à cornes, pas de culture sarclée en dehors de celle de la pomme de terre, absence de bons pâturages, à part ceux que trouvent les taurailles dans les bois. On fait du blé, on

en descend vingt minots chez le marchand et, quand on a alloué ce que vaut le transport et le temps employé à le faire, on revient avec une douzaine de piastres. Et il arrive ceci : qu'il faut autant de voyages comme celui-là qu'il y a d'arpents en blé sur la terre, jusqu'au moment où le marchand enseveli sous le blé qui lui arrive de tous côtés, crie merçi et refuse d'en prendre un grain de plus. Et puis ce blé n'est pas payé en argent. C'est un commerce d'échange qui se fait entre le marchand et le cultivateur, et qui met celui-ci fort à la gêne, au milieu de sa richesse en produits.

Voyons un peu l'effet que produirait un autre système de culture basé sur l'industrie laitière. D'abord, moins de main-d'œuvre pour la culture, et ce n'est pas un mince item pour le cultivateur de cette région, désolée, elle aussi, par la plaie de l'émigration. Puis, consommation des produits directs de la terre, sur la terre, par les bestiaux. Conversion de ces produits, sous un volume relativement restreint, en beurre et en fromage, qui, rendus au havre le plus proche, trouveront toujours des acheteurs à prix d'argent. Au lieu de la charge de blé, produit d'un arpent de terre, le cultivateur en descendra une de fromage valant cinq fois plus.

J'ai ditout les avantages de ce système avec les cultivateurs du lac St-Jean et ils m'ont posé des objections que je veux mentionner ici pour les réfuter encore une fois. D'abord on m'a dit que le bétail est trop rare et trop pauvre pour se livrer à l'industrie laitière. A cela j'ai répondu : Semez de la graine fourragère pour vos pâturages, conservez plus d'espace à ces derniers, faites plus de foin, élevez plus de bétail et améliorez celui que vous avez. Par ce moyen, après avoir constaté que vous n'avez pas assez de bétail et que celui que vous avez est trop pauvre, vous aurez vite écarté ces deux objections, qui n'en sont réellement pas, en face d'un excellent système à établir, qui a pour base l'élevage judicieux d'une bonne race laitière. Ensuite, on m'a dit que l'on éprouve trop de difficulté à transporter le beurre et le fromage aux havres, surtout dans la mauvaise saison d'automne. On obviara à cela en ayant des voitures fermées avec des toiles de façon à empêcher les boîtes et les tinettes d'être souillées par la boue des chemins. Et puis, il faudra avoir au havre un dépôt de boîtes et de tinettes pour remplacer celles qui auront pu se briser par le transport. Malgré cette petite dépense supplémentaire pour les voitures, les boîtes et les tinettes, on trouvera encore du profit à se livrer préférentiellement à l'industrie laitière. Enfin, on m'a objecté que l'on a absolument besoin du lait pour l'élevage des petits animaux de la ferme. Je vais répondre à cette dernière objection par un exemple pris dans la région même où elle m'a été posée :

A St-Dominique de Jonquières, ordinairement appelé Rivière au Sable, il y a une fromagerie. Près de la fromagerie se trouve un cultivateur modèle que je vais nommer, au risque de blesser sa modestie M. Xavier Brassard. Or, monsieur Brassard élève des veaux sans lait frais et presque sans lait écrémé, excepté pendant les premiers quinze jours. Voici son système : Pour répondre aux objections d'un voisin prétendant qu'on ne peut élever des veaux avec du petit lait de fromagerie, monsieur Brassard a mis en élève, vers le vingt de mai, quinze veaux. Pendant les quinze premiers jours, avant l'ouverture de la fromagerie, qui n'a commencé à fonctionner qu'au commencement de juin, les veaux ont bu du lait écrémé et chaud. Ensuite, ils ont reçu jusqu'au moment de mon passage, au vingt et un août, une ration de dix livres de moulée pesée chaque jour pour les quinze, soit 10 $\frac{1}{2}$  onces par veau. Cette moulée est mise dans ce qu'il faut de petit lait pour la réduire en une bouette claire, et les veaux n'ont eu rien autre chose, à part du pâturage. Ces veaux pouvaient rivaliser, à la fin d'août, avec n'importe quels veaux soit disant mieux élevés.

Donc, en résumé, pour nos excellents amis du lac St-Jean

et des alentours, moins de blé, surtout de ce blé d'orge, si grossier que j'ai peine à lui pardonner sa grande production et sa paille dure, chargée de silice, qui l'empêche de verser à la maturité. D'un autre côté, une plus forte semence de graines fourragères, plus de bétail bien choisi et bien élevé, des fabriques de beurre et de fromage en quantité !

Pour réaliser ce progrès dans le comté de Chicoutimi, je crois les sociétés d'agriculture impuissantes. La difficulté des communications, la longueur des distances entre les paroisses, et la grandeur du territoire sur lequel s'étend le contrôle de la société, sont autant d'obstacles presque insurmontables qui l'empêchent d'exercer son influence d'une manière utile, avec le système de fonctionnement actuel. Mais il est facile, ce me semble, de faire disparaître ces obstacles, au moyen des cercles agricoles. C'est le clergé qui a ouvert le Saguenay et qui en a fait le pays prospère dont je viens de parler. C'est encore à lui qu'incombe la tâche de le rendre plus prospère. Que messieurs les curés, dans chaque paroisse, fondent un cercle agricole ; qu'ils fassent tous leurs efforts pour que des conférenciers pratiques viennent donner des lectures dans les réunions de leurs cercles, et les cultivateurs bénéficieront des avantages de l'association de leurs connaissances, de leurs études, de leurs travaux et des enseignements qu'ils recevront des conférenciers qu'ils auront entendus. Rien n'empêche ensuite qu'ils aient leurs expositions locales de paroisses, leurs concours locaux de labours et de terres bien tenues, concours qu'ils ne peuvent avoir aujourd'hui, avec leurs sociétés de comtés. Si, de plus, l'on a soin de choisir le président de chaque cercle comme directeur de la société de comté pour représenter sa paroisse, on pourra disposer de l'octroi du gouvernement de manière à ce que chaque paroisse ait sa part, pour l'appliquer aux fins que le cercle se propose d'atteindre.

Je vais terminer ici mes notes sur le comté de Chicoutimi, et, en terminant, je dirai que l'industrie laitière commence à avoir des partisans dans ce comté. En effet, St-Alphonse compte déjà trois fromageries, Chicoutimi en a une et St-Dominique a aussi la sienne, ainsi qu'Hébertville. De plus, Notre-Dame de Laterrière a vu s'élever dans ses limites la seconde beurrerie où l'on se soit servi, en Amérique, de l'écrémuseuse centrifuge, et ce, grâce à l'esprit de progrès de M. Paul Couture.

Mes lecteurs se seront peut-être étonnés de voir qu'en indiquant sommairement ce qui m'a le plus frappé dans la vallée du lac St-Jean, je n'ai pas mentionné le monastère des Dames Ursulines à la Pointe Bleue. Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'ai préparé un article spécial sur ce monastère, le bijou le plus précieux dont Dieu s'est plu à parer le riche éerin naturel du lac St-Jean. Mes lecteurs trouveront cet article dans le présent numéro du *Journal d'agriculture*.

*Saguenay* — Le vapeur Saguenay qui ne voguera plus désormais que sur les ondes transparentes de mes souvenirs, détruit qu'il a été dernièrement par les flammes, nous a rapidement éloigné de la région du lac St-Jean, que nous venons de visiter. Il se fraye sa route à travers les flots d'écume argentée que soulèvent à notre passage les nombreux marsouins qui sillonnent les eaux du Saguenay. J'achève à peine une dissertation hérissée de mots latins sur les arbres qui couvrent la région du Saguenay, avec un des *scientistes* anglais qui sont venus nous visiter, et déjà le vapeur, entraîné par sa machine et poussé par le vent d'en haut, arrive à l'Anse à l'Eau. Il me faut débarquer, appelé que je suis par ma mission, à visiter le comté de Saguenay.

Quel contraste à trente lieues d'intervalle ! Pour faire ombre au beau tableau du lac Saint-Jean que je viens de décrire, le grand peintre ne pouvait mieux faire que de poser, à côté, le comté de Saguenay. Tantôt je disais : du blé, du blé, encore du blé. Et toujours du blé. Ici je m'écrie : des

montagnes, des montagnes, encore des montagnes et toujours des montagnes ! Voilà pour la description.

Quant à la culture, pauvreté absolue, pauvreté du sol, pauvreté du bétail, pauvreté du climat, et par suite pauvreté du cultivateur. Des villages dont la population vit de l'industrie forestière, quelques cultivateurs disséminés dans la campagne, un coin de terre dans un trou qui semble avoir été creusé par un titan au flanc d'une montagne, et voilà tout.

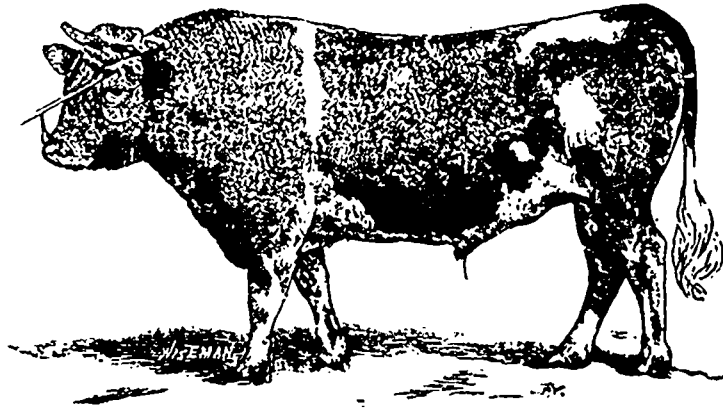
En résumé, pour cette région, un peu de pêche, un peu de chasse, un peu de culture, et envahissant tout, le commerce de bois, la seule industrie florissante et probablement aussi la seule pouvant fleurir sur un sol pareil. A mon avis, il y a peu de chose à faire ici pour améliorer la position du cultivateur. Il lui faut apprendre à faire chez lui son beurre de première qualité, et à produire ce qui est le plus facile à écouler dans les chantiers. En effet, que faire de plus, dans une région où il gèle en juin et en août, comme je l'ai constaté, pour ce qui est du mois d'août, du moins, lors de mon passage.

*Charlevoix.* — La culture est difficile, dans le comté de Charlevoix. C'est une région montagneuse d'un bout à l'autre. Les montagnes viennent noyer leur base dans le lit du Saint-Laurent, et élèvent, par une pente graduelle, leur front jus-

semant abondance de graines fourragères, qu'ils établissent des fabriques de beurre ou de fromage partout, et ils vorront bientôt que c'est là ce qui les paiera le mieux. Avec ce système de culture, ils seront à l'abri des gelées précoces d'automne qui les menacent eux aussi chaque année.

Je me permettrai ici de faire une remarque à nos amis les cultivateurs de Charlevoix. Cette remarque se rapporte à leur manière de cultiver du tabac. Je n'ai vu qu'une région où l'on cultive le tabac aussi mal que dans le comté de Charlevoix, c'est celle du lac Saint-Jean. Si les deux concouraient pour un prix de mauvaise culture de cette plante, je leur donnerais à toutes deux le premier *ex æquo*, comme nous disions au collège. Dame, aussi, il faut voir ce que ça sent dans les maisons où l'on vient de fumer de ce tabac. Il est évident qu'on a besoin, ici, de conférences sur la culture, de cette plante, qui donne de bons profits et de bons produits bien cultivée, mais qui ne donne absolument rien qui vaille, comme on la cultive dans Chicoutimi et Charlevoix. Sur ce, je quitte les cultivateurs de tabac de Charlevoix en leur disant : sans rancune.

*Montmorency.* — En visitant la partie est de ce comté, on s'aperçoit de l'influence qu'exerce la ferme des messieurs du séminaire de Québec, sur son entourage. Aussi, n'y a-t-il



TAUREAU GUERNSEY.

qu'aux nues, sur une profondeur de trente lieues, en gagnant la vallée du Saguenay. Cette conformation géologique a pour résultat d'offrir à l'agriculture des terrains très secs sur les pentes montagneuses, et des terrains très humides dans les vallées. Ces terrains exigent chacun une culture spéciale. Les terrains secs demandent à être bien ameublés et à recevoir des récoltes capables de lutter contre les sécheresses. Les terrains humides exigent un égouttement énergique et des plantes qui ne craignent pas trop un excès d'eau. Ceci posé en principe, il ne reste plus qu'à examiner ce qui convient le mieux à ces terrains. La culture des céréales, fort en honneur ici, comme partout d'ailleurs, dans notre province, est, disons-le d'abord, fort difficile dans ces deux sortes de terrain. Le système de culture suivi ici est encore trop élémentaire pour qu'on puisse espérer un succès constant avec les céréales, et fût-il plus perfectionné, que je ne conseillerais pas encore cette culture, parce que ce n'est pas du tout celle qui convient à cette région. Il faut ici aussi en venir à la culture au point de vue de l'industrie laitière.

Les cultivateurs du comté de Charlevoix ont l'avantage d'avoir chez eux encore beaucoup de bons types de notre bétail de race canadienne. Qu'ils les améliorent par la sélection, qu'ils leur donnent de bons pâturages, choses qu'ils peuvent obtenir parfaitement sur leurs terres sèches, on

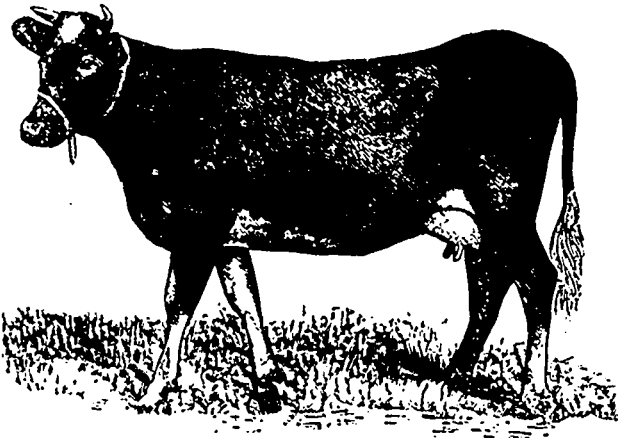
que là où l'on trouve une fromagerie. Je dois dire, cependant, que dans la partie du comté qui est sur la terre ferme, on remarque une culture assez soignée, faite un peu à l'imitation du système suivi par certains propriétaires de la ville qui se donnent le luxe d'une terre, et qui la font cultiver, à grands frais, il est vrai, mais d'une manière rationnelle.

Pour ce qui est de la partie de ce comté qui comprend l'île d'Orléans, je dois dire que là, tout est triste au point de vue agricole. Les terres épuisées ne produisent plus, et à part un peu de pommes de terre et une très petite quantité de foin à moitié brûlé par le soleil, on y voyait peu de chose l'été dernier. Evidemment, là, on a grand besoin d'une réforme agricole radicale, et voilà encore une région qui aurait grand besoin de l'influence améliorante des écoles agricoles.

Le comté de Montmorency est renommé pour la production des prunes. Malheureusement, depuis deux ou trois ans, ses vergers sont envahis par le *Black knot*, maladie qui commence par des taches noires sur le bout des branches, et qui s'empare très rapidement de toute la branche, la noircissant d'un bout à l'autre et desséchant l'arbre qui meurt en fort peu de temps. Plus de la moitié des vergers de pruniers du comté de Montmorency est dévastée par cette maladie fort difficile à combattre. Ce qu'on a trouvé de plus pratique jusqu'à présent, c'est de couper toutes les parties de branches

qui sont attaquées à mesure que les taches y apparaissent et de les brûler. Il est essentiel de les brûler, car il est à peu près certain que la maladie est causée par un champignon parasite, dont les spores ou semences très ténues se propagent très facilement et ne sont détruites que par le feu. Pour ce qui est de combattre l'épidémie aujourd'hui dans Montmorency, il ne faut plus songer qu'au grand moyen qui consiste à arracher les arbres attaqués et à les brûler. Il faudra de plus laisser passer une couple d'années pour replanter, là où l'on aura détruit les arbres, et il faudra aller chercher du plant dans une région où la maladie n'a pas encore sévi.

*Rimouski.*—Voilà encore un comté où les sociétés d'agriculture, telles que constituées, ont peu d'influence pour le progrès de l'agriculture. C'est un vaste comté, où le climat est rude, et où il est fort difficile d'obtenir de l'uniformité dans l'observation des règlements qui régissent nos sociétés d'agriculture. J'ai rarement vu un comté où l'on voit autant de bétail de qualité inférieure. On retrouve chez les vaches de cette région des traces de plusieurs croisements avec diverses races, mais rien de raisonné dans ces croisements. Mal servi par le climat, ayant un mauvais système de culture, le



VACHE GUERNSEY.

cultivateur reste plongé dans l'ornière d'une routine invétérée et ne retire qu'un maigre produit de sa terre. Il y a là une profonde apathie pour les choses agricoles et l'on constate cela surtout par le petit nombre de souscripteurs à la société d'agriculture, proportionnellement à l'étendue du comté.

Une des cultures qui devraient être le plus en honneur dans le comté de Rimouski, est celle des racines, dans les paroisses sises au bord du Saint-Laurent. En effet, chaque printemps, ce fleuve apporte dans ses ondes une véritable manne pour le cultivateur, sous la forme de *caplan*, petit poisson qui vient se faire prendre par tonneaux aussitôt la glace partie, et de varech. Ce poisson et ce varech constituent tous deux un excellent engrais, qui permettrait aux cultivateurs de cultiver de grandes étendues en pommes de terre et autres plantes sarclées, sans grands frais. En effet, ces engrais ne salissent pas la terre de mauvaises herbes comme le fumier de ferme, et nécessitent, en conséquence, beaucoup moins de sarclage.

L'industrie laitière devra aussi s'implanter et prospérer dans Rimouski. Elle y a déjà débuté, et dans les endroits où elle se pratique depuis quelques années, on s'aperçoit dès à présent, de l'amélioration des pâturages et du bétail. Les premiers succès dans cette branche ici sont dus à deux messieurs du clergé, curés de Saint-Fabien et de Saint-Simon,

qui ont donné l'impulsion et contribué à la mise en opération de deux excellentes fabriques.

Pour l'amélioration générale de l'agriculture dans le comté, il faudrait aussi recourir à la fondation de cercles agricoles et faire donner des conférences, spécialement dans les paroisses les plus éloignées du centre. Cette idée est bien comprise par plusieurs des plus intelligents cultivateurs du comté, que j'ai consultés à ce sujet.

*Témiscouata.*—Ce que je viens de dire de Rimouski est en tout applicable au comté de Témiscouata. L'agriculture y est très arriérée, et malheureusement le progrès semble fort difficile à réaliser dans ce grand comté. Des tentatives faites pour implanter l'industrie laitière ont échoué, et l'on semble absolument dépourvu d'esprit public, en ce qui concerne l'amélioration de l'agriculture.

Une bonne note cependant au comté de Témiscouata. Il a l'avantage de posséder l'un des meilleurs cultivateurs de tabac de la province, M. L. M. Gauvreau, membre du conseil d'agriculture. Aussi le tabac est-il mieux cultivé dans cette région que dans beaucoup d'autres comtés.

*Kamouraska.*—Si l'on veut se faire une juste idée de la révolution qu'est appelée à opérer la culture en rapport avec l'industrie laitière, dans l'amélioration de l'agriculture, l'on n'a qu'à visiter le comté de Kamouraska.

Ils y a quatre ans, les vaches du comté de Kamouraska ne donnaient à leurs propriétaires qu'une moyenne de quarante livres de beurre par année. Ce beurre avait la plus mauvaise réputation possible, réputation bien méritée, d'ailleurs. Il n'y avait de pâturage que ce qu'en fournissaient les vieux friches et les chaumes. On récoltait le foin sur des prairies de vingt ans, non ensemencées, non engraisées, et tout était pour le pire, dans le plus beau pays du monde, pourtant.

Une fabrique combinée de beurre et de fromage fut créée il y a quatre ans et la révolution commença dès l'année suivante. On commença à s'occuper d'échanger les mauvaises vaches pour de bonnes laitières. Puis, on sema des graines fourragères dans les pâturages. On releva les vieilles prairies et on en créa de nouvelles. Ensuite, grâce à l'abondance de pâturage et de fourrage on put doubler la quantité de bétail gardé auparavant sur la terre, et aujourd'hui après quatre ans de travail, d'amélioration et de progrès, on a quintuplé la production du lait, on a presque doublé la valeur de ses produits, et on obtient une moyenne d'au-delà de cent livres de beurre ou de deux cent soixante et quinze livres de fromage par vache, ce qui représente vingt piastres, tandis qu'auparavant on n'en retirait pas dix.

Kamouraska compte aujourd'hui deux fabriques combinées de beurre et de fromage et six fabriques de fromage, et l'agriculture y a fait plus de progrès en quatre ans qu'elle n'en avait fait dans les trente années antérieures.

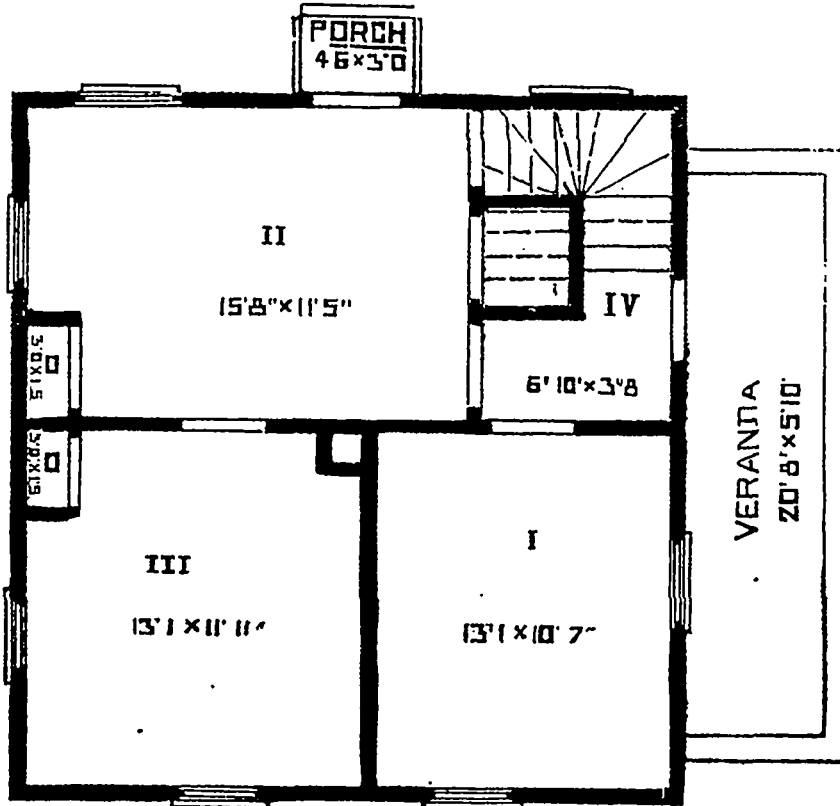
Un des bons points de l'agriculture dans ce comté, c'est celui de la culture de la pomme de terre. Il y a une bonne partie du sol qui se prête bien à cette culture; aussi se fait-elle sur une assez grande échelle. On en retire un bon profit, car la moyenne du rendement, dans les années ordinaires est de plus de deux cents minots à l'arpent.

Le comté de Kamouraska est l'un des trois comtés qui possèdent une école d'agriculture, une ferme-modèle, dans notre province. Plusieurs bons agriculteurs, tels que MM. Landry, Roy, Fortin, etc., y ont fait leur cours d'agriculture. La ferme-modèle a contribué à l'introduction du bétail Ayrshire dans le comté, et un certain nombre d'élèves viennent chaque année suivre les cours théoriques de l'école et les cours pratiques de la ferme-modèle de Sainte-Anne Lapocatière. Kamouraska bénéficie aussi de l'avantage d'un journal d'agriculture, *La Gazette des Campagnes*, vétéran de nos journaux agricoles canadiens, et qui a défendu avec persé-

vérance la belle cause de l'agriculture, depuis sa naissance. Le nom d'un digne prêtre, celui du révérend M. Pilote, autrefois supérieur du collège Sainte-Anne, maintenant curé de Saint-Augustin, comté de Portneuf, et membre du conseil d'agriculture, est intimement lié à tout ce qui s'est fait pour l'agriculture, à Sainte-Anne.

*L'Islet.*—Le comté de l'Islet, moins bien favorisé que les comtés voisins sous le rapport du sol, est cependant l'un de ceux où les progrès sont les plus marqués en agriculture. Cela tient à trois causes. D'abord, il y a dans le comté un bon nombre de cultivateurs instruits qui chérissent leur art et qui en ont fait une étude spéciale. Ces cultivateurs sont dans la voie du progrès, et la suivent à mesure qu'on la fraye devant eux. Qu'il me suffise de nommer les Méthot, les Dupuis, les Casgrain, les Fafard, etc. Puis, conséquence de

membres se recrutent partie dans son sein et partie dans les comtés avoisinants. Le véritable fondateur de cette société est un citoyen dont, en ma qualité d'horticulteur, je ne saurais taire ici le nom. En effet, M. Augusto Dupuis, pépiniériste du village des Aulnaies est celui à l'initiative duquel est dû le goût pour l'arboriculture fruitière dont on remarque le développement dans les campagnes des comtés du bas de Québec. Depuis plus de vingt-cinq ans, M. Dupuis a consacré tout son temps à la création et l'accroissement d'une magnifique pépinière, d'où sortent chaque année des milliers d'arbres de toutes sortes qui s'en vont constituer des vergers chez grand nombre de cultivateurs qui sans l'initiative du propagateur de ces arbres n'auraient jamais pensé à en planter un seul. Grâce à ses encouragements sous forme d'envois gratuits de plants dans différentes régions, nos cultivateurs



REZ-DE-CHAUSSÉE.

ce que je viens d'énoncer comme première cause, vient comme second, le bon fonctionnement de la société d'agriculture du comté. Dirigée par des agriculteurs pratiques qui ont à cœur d'employer les octrois du gouvernement de manière à faire progresser l'agriculture dans toutes ses branches. Enfin, la troisième et non moindre cause du progrès agricole de ce comté, est l'existence dans plusieurs de ses paroisses de cercles agricoles dont la fondation est due en principe au zèle, à l'activité et à l'initiative éclairée du révérend M. F. X. Méthot.

Il y a bien un petit nuage sur ce beau ciel que je viens de peindre; c'est un certain esprit d'antagonisme entre les cercles et la société de comté. Mais le soleil de la concorde aura bientôt absorbé ce petit nuage par l'influence de ses rayons, et alors le progrès de l'agriculture dans le comté de l'Islet s'accroîtra encore davantage.

L'Islet est le centre d'une société d'horticulture dont les

sont devenus familiers avec les bonnes variétés de fruits, et pour mieux assurer le succès, M Dupuis a encore voulu créer une société d'horticulture. Par l'entremise de cette société, il offre des prix à ceux qui veulent s'adonner à la culture des fruits, et il propage le goût de l'arboriculture par les enseignements pratiques donnés par les membres de la société dont il est le créateur. Plus heureux que bien d'autres, M. Dupuis voit le succès de son œuvre, et il lui est donné de recueillir le fruit de ses labeurs. Que cela serve d'encouragement à ceux qui peuvent l'imiter.

*Montmagny.*—Ce comté est le digne voisin de celui de l'Islet. Il a eu l'avantage de compter parmi ses habitants plusieurs excellents cultivateurs qui ont travaillé à l'amélioration du bétail, et à l'avancement général de l'agriculture. Grâce aux efforts de ces agriculteurs bien pensants, parmi lesquels on compte les Beaubien, les Blais, les Landry, le comté est doté d'une ferme-modèle régie par la société d'agri-



culture du comté. Sur cette ferme, on a fait en petit l'application des bons principes de la culture, de l'élevage et aujourd'hui l'influence de cette ferme se remarque aux alentours. Le progrès cependant est un peu sectionnel et a besoin de plus de développement qu'il n'en a, pour devenir général dans tout le comté. Mais, ici encore, l'industrie laitière, qui est en voie de progrès contribuera à l'amélioration d'une culture dont les résultats sont déjà satisfaisants.

**Bellechasse.**—Le comté de Bellechasse est loin d'être à la hauteur des deux comtés mentionnés en dernier lieu. Ici, l'action de la société de comté semble nulle. Des essais faits pour implanter des fabriques de fromage dans plusieurs paroisses ont été infructueux, les terres sont mal cultivées généralement, leur produit est très faible, et l'on constate une grande apathie pour les choses agricoles. On se contente de produire un peu de beurre pour le marché de la ville, un peu de foin pour l'engraissement du bétail, auquel on semble

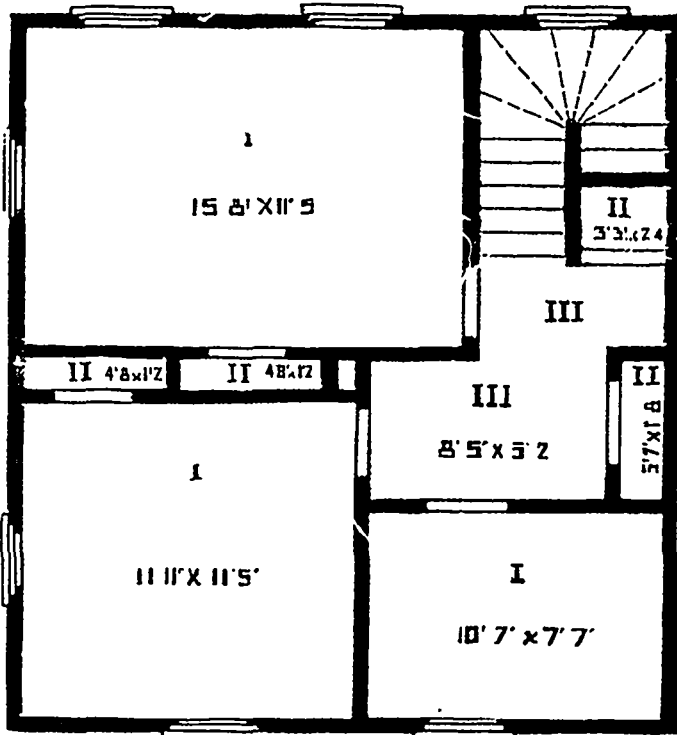
marqué d'écoulement, et c'est précisément pour cela que la culture au point de vue de ces deux produits convient aux comtés de Lévis et de Québec. Si l'habitant de ces comtés qui va porter au marché le foin qu'il enlève à sa terre en l'épuisant sans rien lui rendre, y portait plutôt du lait produit par ce même foin mangé par ses vaches, et lui et sa terre s'en trouveraient infiniment mieux.

De même si, au lieu de s'attacher à produire du foin sur une terre qui ne reçoit ni engrais, ni graine fourragère, il s'appliquait à cultiver en légumes divers et en fruits un certain nombre d'arpents bien engraisés avec le fumier de ses vaches, et qui par une rotation bien entendue améliorerait progressivement toute sa terre, il verrait sa position s'améliorer en peu d'années.

L'Île de Montréal est un des plus beaux exemples d'application du système que je préconise pour les localités situées près des villes. On me dira que le marché de Montréal offre plus de débouché que celui de Québec pour le lait et les légumes. A cela je répondrai, que la production actuelle de ces deux genres de produits est aussi délicate à Montréal de ce qu'elle est à Québec. Aussi, Québec, que les campagnes environnantes ne suffisent pas à approvisionner va-t-il chercher à Montréal ce qu'il lui faut, au grand déshonneur des cultivateurs de sa banlieue.

Je vais clore ici la première série de mes notes de voyage. Elles sont peut-être un peu longuement rédigées; mais, pourtant, elles ne sont qu'un résumé condensé de ce que j'ai vu et entendu dans mes longues courses. De plus le lecteur peut être certain qu'elles ont été prises sur le vif, et qu'elles lui donnent une idée exacte de l'état de l'agriculture dans les comtés que j'ai visités. Il n'y a rien de plus instructif pour celui qui veut observer que ces pérégrinations de paroisse en paroisse, de comté en comté. Elles permettent de se rendre un compte exact des choses et offrent le seul moyen pratique de se renseigner d'une manière certaine. Malheureusement, si l'observateur constate du progrès dans bien des endroits, dans beaucoup d'autres, il lui faut se persuader que la routine est encore maîtresse du terrain. D'un autre côté, une fois le mal constaté, il est relativement plus facile d'y apporter remède, et c'est dans ce but que j'offre mes notes à ceux qui peuvent remédier à ce qu'il y a à reprendre dans les régions que j'ai visitées.

J. C. CHAPPAIS.



PREMIER ETAGE.

se livrer avec plus d'ardeur que de profit et voilà tout. Ici, il faudrait l'action des cercles pour stimuler l'énergie des cultivateurs. Il faudrait surtout un peu moins d'esprit politique et beaucoup plus d'esprit public au point de vue de l'agriculture. J'ai cru constater ici qu'une chose n'est bonne qu'en autant qu'elle vient de quelqu'un qui appartient au parti politique de celui à qui elle est offerte. Si je suis dans le vrai, cela indique un triste état de choses, auquel il faut remédier le plus vite possible.

**Lévis et Québec.**—Voilà deux comtés que leur proximité de la ville met sur le même pied en ce qui concerne la culture. Il y a deux branches d'agriculture qui conviennent spécialement à ces comtés et qui n'y sont pas assez en honneur. Je veux parler de la culture maraîchère, ou du jardinage en grand pour le marché, et de la production du lait pour vente immédiate aux consommateurs de la ville. Les légumes et le lait sont deux choses de première nécessité dans les villes, et elles sont toujours certaines d'y avoir une haute valeur. D'un autre côté pour les y vendre avec profit, il faut être près du

NOS GRAVURES.

*Plan d'une maison de \$800 à \$1,000.*—Emprunté au volume intitulé: *Leffer's House Plans*, mentionné dans le présent numéro du Journal.

*Étalon percheron "Amber."*

*Taureau et vache guernesey.*—Ce sont deux types remarquablement frappants de ressemblance de cette excellente race. Ceux qui ont vu le troupeau de M Abbott, à Sainte-Anne, reconnaîtront la marque de la race à la première vue de ces deux gravures.

LES DAMES URSULINES AU LAC SAINT-JEAN.

Le voyageur qui descend le fleuve St Laurent, sur l'un des bateaux à vapeur de la compagnie du St-Laurent, et qui, après avoir touché à la Rivière du Loup, sur la rive sud du fleuve, quitte ce dernier pour, entrer dans le Saguenay, n'a une idée juste de ce qu'il attend en remontant cette rivière, que lorsqu'il y a pénétré.

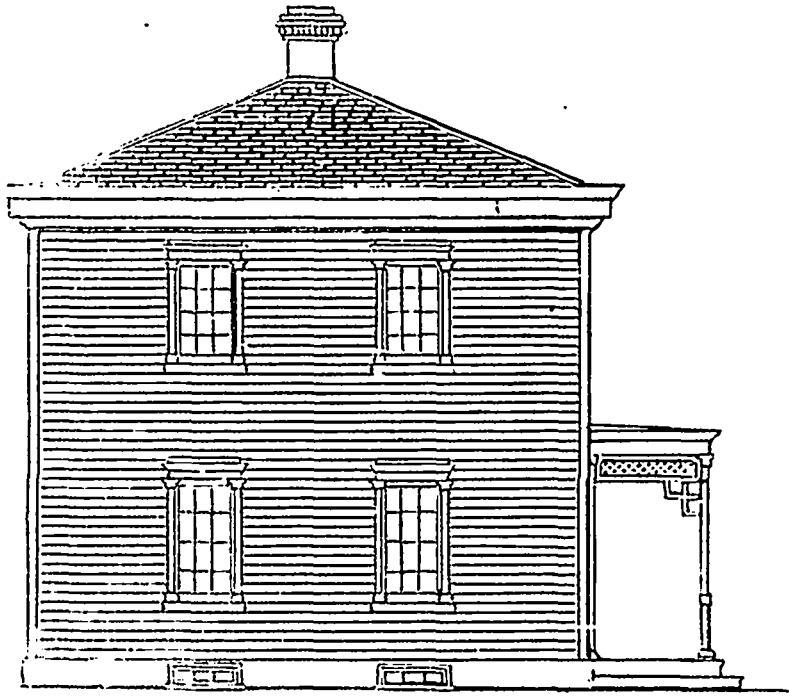
On nous parle bien, en effet, de gigantesques montagnes



séparées comme par un éclat de foudre ou un violent cataclysmé, pour livrer passage aux eaux noires et profondes du majestueux tributaire du St Laurent. On tente bien de nous donner une idée de l'impression que l'on ressent lorsque le vapeur pénètre dans une petite baie dont l'entrée est formée de deux promontoires tellement grands, tellement élevés, qu'il a fallu pour leur trouver des noms appropriés à leurs dimensions colossales recourir au surnaturel et nommer l'un : Cap Trinité et l'autre : Cap Eternité ! Chacun a décrit à qui mieux mieux l'enthousiasme religieux qui l'a saisi en voyant la croix plantée sur l'un de ces caps dominer tout l'ensemble de cette nature quasi-surnaturelle. Tous redisent l'admiration qui les a pénétrés lorsqu'ils ont aperçu la statue de Notre Dame du Saguenay qui, debout sur le roc, verse de ses mains ouvertes, des bénédictions sur la tête de celui qui lui adresse en passant une pieuse invocation. Oui, toutes ces beautés, toutes ces grandeurs, toutes ces impressions, ont

pouvoir dire que l'on connaît le Saguenay et la vallée sans rival pour le pittoresque et la sublimité du spectacle varié qu'elle présente à l'œil du voyageur.

Et pourtant tout cela ne semble avoir été placé dans le vestibule du Saguenay que pour préparer une mise en scène encore plus belle, que l'on est appelé à contempler à mesure que l'on pénètre plus avant. En effet, lorsque le voyageur arrivé à Chicoutimi, aperçoit une ville dominée par le clocher d'une cathédrale, dans un endroit où il n'y avait rien ou presque rien il y a quarante ans, son étonnement redouble. Il se demande ce qu'est cette région qui permet tant de développement, et la réponse lui est bientôt donnée. Il n'a qu'à s'écartier un peu des rives du fleuve et à s'avancer dans l'intérieur. Là, il voit dans des endroits où la forêt étendait encore son domaine, il y a trente ans, des paroisses populeuses regorgeant d'une population saine et vigoureuse, dont les ancêtres d'une seule génération sont venus, guidés par le prêtre,



FRONT DE LA MAISON.

été peintes au moyen du pinceau si riche en couleur des touristes encore sous le coup de l'enchantement, et pourtant on ne connaît rien de tout ce que l'on nous a ainsi décrit, tant qu'on ne l'a pas vu.

Il faut voguer sur le Saguenay, dont les eaux calmes et silencieuses descendent lentement, sans connaître d'obstacles, vers le Saint-Laurent, image parfaite du temps qui s'en va, sans pouvoir être arrêté dans son cours par les pauvres humains, vers le grand fleuve de l'éternité. Il faut se voir tout petit, écrasé aux pieds des murailles de granit des grands promontoires, et ressentir là le besoin de regarder la croix qui nous domine et la vierge qui nous tend les bras, afin de nous rappeler, en face des splendeurs de cette nature, que nous aussi, nous sommes les créatures de Celui qui a fait surgir ces montagnes et qui a ouvert les sources de ces grandes eaux. Il faut se laisser aller à l'enthousiasme qui redouble à chaque pas, à chaque détour de la rivière traçant de capricieux méandres dans la pierre des montagnes avec autant de facilité que le ruisseau serpentant sur le gazon d'une prairie, pour

porter la hache au flanc de la forêt. Ils s'y sont tracé un chemin primitif, et ont jeté les bases des riches centres qui portent aujourd'hui les noms de Notre-Dame de Laterrière, de Saint-Dominique de Jonquières, d'Hébertville, de Saint-Jérôme, de Notre-Dame du lac Saint-Jean. L'œil étonné voit là, maintenant, des temples superbes élevés à la gloire de Celui qui a doté de tant de ressources cette belle région, des modèles d'architecture, riches et élégants comme l'église de la paroisse d'Hébertville; l'industrie vient y établir ses moulins, ses fabriques de beurre, de fromage, l'agriculture y nourrit une population qui s'accroît d'une manière merveilleuse sous la double influence de la bonté du climat et de la haute moralité des habitants de ce pays privilégié.

De nouvelles paroisses viennent chaque année s'ajouter aux anciennes; la forêt recule ses limites; ses arbres se changent en habitations pour les nouveaux colons qui viennent s'y établir et en chapelle pour mettre le nouveau village sous l'égide de la croix.

Si tout est si prospère, si tout semble réussir aux colons,

qui pourtant ont eu à lutter contre tant de difficultés, c'est qu'ils ont toujours travaillé sous l'égide de la Croix. Les premiers essais de colonisation dans le Saguenay se sont faits sous la direction d'un prêtre, le révérend monsieur Hubert, dont le nom est intimement lié à l'histoire de la belle paroisse d'Hébertville. Longtemps auparavant, dans les premiers temps du pays, les révérends pères Jésuites avaient apporté la bonne nouvelle de l'Évangile aux peuplades de cette région alors absolument sauvage. Plus tard, les révérends pères Oblats y étaient venus verser les sueurs d'un rude apostolat, et depuis la fondation des premières paroisses du Saguenay, de Notre-Dame de Laterrière, d'Hébertville, le prêtre a toujours précédé ou suivi de près le colon. Pas une paroisse sans son curé, pas une agglomération de colons, quelque petite qu'elle soit, sans sa chapelle desservie par un missionnaire. Et le chemin, sur tout son parcours, est jalonné de croix qui rappellent au voyageur émerveillé par le spectacle d'un paysage enchanteur, que tout cela est dû à Dieu, et

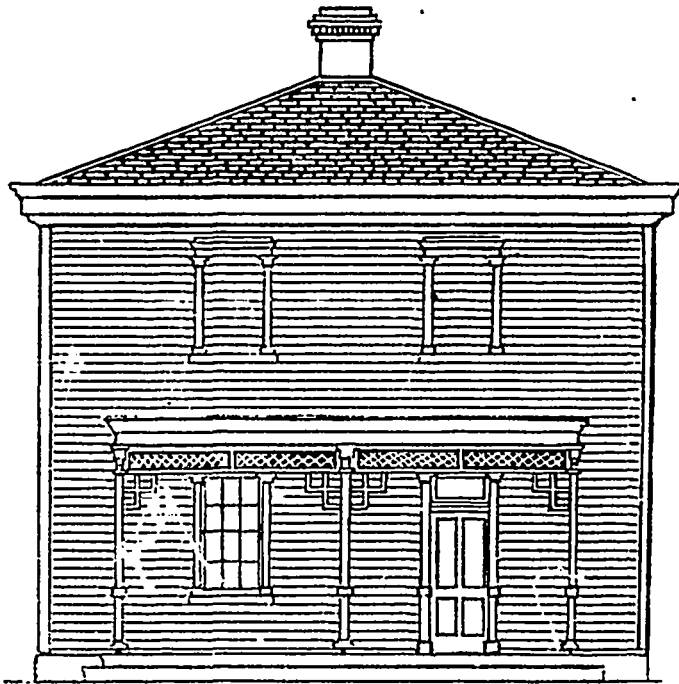
ohasse, à la pêche, et semblant une protestation vivante contre l'envahissement de la civilisation.

Tout ce que vous venez de lire, amis lecteurs, ce sont des réflexions qui me sont venues au cours d'un voyage que je viens de faire, dans la région du Saguenay. J'avais parcouru tous les endroits que je vous ai nommés. Encore sous le charme des merveilles contemplées, je revenais d'une visite faite à la réserve des sauvages, à la Pointe-Bleue; j'avais vu chez eux ces descendants des premiers habitants des rives du lac Saint-Jean. Je cherchais à me représenter les impressions du premier blanc qui contempla l'immense nappe d'eau, la petite mer intérieure qui a nom le lac Saint-Jean, sillonnée par les canots d'écorce des Montagnais, et, instinctivement, ma pensée se reporta vers les premiers temps de la colonie française en Canada.

Repassant dans ma mémoire les principaux événements de cette époque, j'en vins à faire une comparaison entre les commencements de Québec et ceux de la colonisation du lac Saint-Jean. Comme à Québec, je voyais ici le colon arriver, faire des traités avec les naturels du pays, jeter les bases de la colonie. Je voyais avec lui le prêtre, pionnier infatigable de la croix, l'aidant de ses conseils, le réconfortant et le nourrissant du pain des forts, l'instruisant, et se faisant son guide, son protecteur en tout. Je voyais les religieux, venant évangéliser les tribus sauvages, et je me plaisais à me rappeler les détails de l'arrivée à Québec des premières religieuses venues elles aussi pour convertir les infidèles. Je me plaisais à écouter dans ma rêverie les sons de la cloche du premier monastère canadien, vibrant pour appeler les petites indiennes et les réunir au pied d'un frêne où une femme vouée à Dieu, une sainte, venait les instruire. J'étais tellement plongé dans le lointain du passé défilant devant moi, qu'il vint un moment où il me sembla entendre réellement les sons de cette cloche, et en même temps mon automédon se dit, en monologuant: "Tiens, la cloche des Ursulines qui sonne." Les Ursulines, mais j'y pensais, je songeais à leur premier monastère, et, levant les yeux, je me trouvais tout à coup, devant un de leurs monastères, fondé deux cent quarante et quelques années après le premier, sur les bords même de ce lac Saint-Jean, dont la vue m'avait plongé dans une longue rêverie.

C'était la dernière et, certes, la plus belle manifestation du ciel dans la colonisation du lac Saint-Jean que j'avais devant les yeux. Un monastère sombre et isolé comme tous les monastères, non pas sombre comme la prison qui effraye, non pas isolé comme le désert que fuit l'homme, mais sombre comme une oasis qui offre une ombre bienfaisante au voyageur brûlé du soleil, isolé comme un sanctuaire, calme, paisible, où l'âme aime à venir ouïer avec Dieu. A l'instant, je pris la résolution d'aller faire une visite aux âmes d'élite dont la vie s'écoule là comme l'onde d'un ruisseau limpide poursuivant son cours sur des hauteurs inaccessibles aux eaux fangeuses des bourbiers du monde.

Le lendemain matin, fidèle à ma résolution de la veille, je me dirigeais à huit heures vers le monastère, et ma main faisait tinter la cloche qui devait me faire ouvrir la porte de cet antichambre du ciel. J'étais heureux de faire cette visite. J'aime la communauté des dames Ursulines. Ma mère, mes sœurs, ma femme y ont pris des leçons qui, mises en pratique dans la vie de famille, en ont fait de bonnes chrétiennes. Je les aime donc, d'abord par reconnaissance, et puis par instinct, comme on est porté à aimer tout ce qui est bon, lorsque, sur les ailes de la foi, on s'élève au-dessus des mauvais penchants de l'humanité. J'étais heureux, dis-je, et



COTÉ DE LA MAISON.

qu'il est dans une région où la foi chrétienne est d'autant plus vive qu'elle a pu s'inspirer des plus belles manifestations de la puissance du Très-Haut.

Cette manifestation, elle est évidente. Lui seul pouvait faire d'une région sauvage, il y a quarante ans, une des parties les plus riches, les plus peuplées et les plus rapidement développées sous tous les rapports, de la province de Québec. Quinze paroisses s'y étalent aujourd'hui à l'aise sur un territoire disposé pour en contenir cinquante et plus. Un prince de l'Église y est venu établir une hiérarchie ecclésiastique régulière; un collège s'y est ouvert pour instruire la jeunesse; des convents reçoivent sous leur toit protecteur les jeunes filles qui y vont puiser des leçons de sciences et de vertu.

Et, pour contraster avec tout cela, comme pour rappeler à l'observateur que tout ce qu'il admire est d'hier, à côté de toutes ces marques de l'influence de la civilisation, on voit à quelques pas d'un grand village, d'une future ville, Roberval, les fils de la forêt, les *sauvages*, comme on les appelle ici, rassemblés eux aussi au pied d'une croix, se livrant à la

puis j'entretenais un secret espoir. J'espérais pouvoir pénétrer dans le cloître, et y subir un moment l'influence de cette atmosphère de vertu qui entoure les âmes privilégiées du Seigneur. J'espérais, surtout, constater de mes yeux ce que l'on m'avait dit de l'industrie des bonnes dames, et des leçons d'économie pratique qu'elles donnent à leurs élèves. Je ne fus pas déçu dans mon espoir.

Je fus reçu au parloir par madame la supérieure, mère Saint Raphaël et son assistante, mère Saint-Henri. Conscientes comme elles le sont à Dieu, ces dames sont au-dessus de la flatterie, et nul ne saurait se permettre d'en faire à leur sujet. Cependant, il me faut bien dire que le choix fait par les dames Ursulines de Québec, pour le personnel du monastère du lac Saint-Jean, ne pouvait être plus judicieux. Une causerie d'une heure m'a convaincu que les habitants du lac Saint-Jean ont en ces dames des apôtres dévoués qui ont à prodiguer pour eux des trésors d'énergie, de science et de vertu, et qui sont bien disposés à se montrer prodigues des dons dont Dieu les a douées.

Je faisais ma visite en compagnie d'un des sénateurs de la puissance, bien connu par l'immense intérêt qu'il a toujours porté à la région du lac Saint-Jean. C'est probablement à sa présence que j'ai dû la faveur d'être admis à visiter le cloître. Toujours est-il que nous fûmes gracieusement invités à faire cette visite, et inutile de dire que j'acceptai de tout cœur. Pour être plus clair, je vais tout simplement communiquer ici à mes lecteurs, les renseignements que j'ai reçus, au cours de ma visite, de madame l'assistante, touchant le monastère et ce qui s'y rapporte :

Voyons d'abord ce qui regarde la bâtisse du monastère même. C'est un bâtiment de quatre-vingts pieds sur trente-six, consistant en un rez de chaussée, un étage et un toit français qui constitue un autre étage. Comme on le voit, le premier monastère des Ursulines du lac Saint-Jean est de dimensions fort modestes. L'édifice est en bois, bien éclairé, situé sur le bord du lac, et des fenêtres de l'étage supérieur, le regard a une vue d'ensemble de tout le lac Saint-Jean. Les appartements sont hauts, bien aérés, un peu trop même, dit-on, en hiver, pour des personnes qui seraient portées à vouloir économiser sur le chauffage. Une jolie chapelle, ornée de belles statues de la sainte Vierge et de saint Joseph, dons discrets de bienfaiteurs du monastère, occupe une salle à l'est de l'édifice principal, et une partie en est affectée au public.

Le monastère a cinquante acres de terre en propriété, et, suivant en cela les traditions du vieux monastère de Québec, on y fait une magnifique culture maraîchère qui fournit à la table de la communauté tout ce dont elle a besoin en fait de légumes. La partie cœlstrée du terrain du monastère comprend une île, sise dans le lac, en face du couvent, et appelée "Île aux Couleuvres." Ceci est d'un grand avantage sanitaire pour ce qui concerne les élèves et les conditions d'exercice hygiénique dont elles ont besoin. Ces élèves étaient l'an dernier au nombre de trente huit pensionnaires et de quatre-vingts externes. Détail touchant, et qui nous reporte encore en souvenir au temps de la fondation du premier monastère des Ursulines, il y avait, l'an dernier, parmi ces élèves, deux petites *sauvages*, comme on les appelle là-bas, dont l'une est morte au monastère. C'est ainsi que, l'histoire se répétant, les filles de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, fidèles à leur mission, viennent au lac Saint-Jean apporter le bienfait de l'éducation, à l'instar de leur fondatrice, aux petites indiennes, et ce, deux cents ans et plus après la fondation de leur premier monastère au Canada.

Le personnel de la communauté, originairement de sept, lors de sa fondation, il y a deux ans, est maintenant de sept religieuses professes et de quinze postulantes et novices. N'est-ce pas là une marque évidente que la fondation de ce monastère est une œuvre chérie du ciel, qui la protège visible-

ment. On est déjà à l'étroit dans ce qu'on est tenté d'appeler le vieux monastère depuis qu'on a décidé d'en bâtir un neuf en pierre, dans deux ans, si j'en crois les on-dit.

Nous visitâmes les diverses salles, tout en causant, et nous arrivâmes à l'une d'elles où nous fûmes reçus par tout le personnel, dix religieuses professes et novices. J'eus le plaisir de saluer parmi elles quatre jeunes filles récemment entrées au noviciat, et dont les parents étés ont mes co-paroissiens. Quelles douces impressions restent de ces visions d'une vie qui est bien le noviciat de la vie extatique des âmes des saints au ciel. Je guettais cependant avec impatience l'ouverture de la salle appelée l'atelier. Avant de parler de ce que j'y ai vu, il me faut d'abord dire un mot du programme d'études que se sont tracé les dames Ursulines du lac Saint-Jean, lors de la fondation de leur monastère. Leur but est de donner aux jeunes filles des cultivateurs, une éducation de première classe au point de vue littéraire et scientifique. Mais elles se proposent surtout de leur donner des leçons d'économie domestique qui les mettent en état de tenir parfaitement la maison d'un cultivateur et de s'y livrer aux travaux qui sont l'apanage des femmes de la campagne, tout en pouvant être, outre cela, par leur éducation, l'objet de la recherche des jeunes cultivateurs instruits qui, disons-le, à l'honneur de notre époque, cessent de croire que c'est un déshonneur pour un jeune homme instruit de cultiver la terre.

Les dames Ursulines du lac Saint-Jean vont donc résoudre, et de fait elles l'ont résolu cette année, le problème de former, par un système d'éducation bien entendu, une génération de jeunes filles qui, bien qu'instruite, ne croit pas se déclasser en devenant les dignes épouses d'honnêtes cultivateurs.

Pour arriver à cela, entre autres moyens mis en œuvre, on a organisé un atelier où l'on voit les cardes, le rouet, le dévidoir, la *tournette*, le *canulier*, la *cannette*, l'ourdissoir et le métier à tisser. Et il ne faut pas croire que cela n'est que pour la montre. On est en état de vous montrer de beaux et bons ouvrages tissés au monastère.

Voilà ce que je trouve de beau, d'admirable et de digne des plus grands éloges dans le nouveau système d'éducation suivi au monastère du lac Saint-Jean. Et, c'est là ce qui m'a mis à même de pouvoir, dans un journal consacré spécialement à l'agriculture, parler, sans mentir à notre programme, du monastère des dames Ursulines du lac Saint-Jean et de ses saintes et industrieuses habitantes.

Je ne veux pas clore ce récit de ma visite sans dire, sous forme d'adieu, aux dames Ursulines qui nous ont si gracieusement fait les honneurs de leur monastère : au nom de Dieu, de la Religion, de la patrie, au nom aussi des cultivateurs de la région du lac Saint-Jean, merci, mesdames, pour la belle et sainte mission que vous vous êtes imposée, et puisse le ciel vous rendre au centuple ce que vous faites pour nous.

J. C. CHAPUIS.

#### A PROPOS DE PERCHERONS.

M. le directeur du collège de Notre-Dame de la Côte des Neiges, qui prend beaucoup d'intérêt aux choses agricoles, a eu l'obligeance de nous faire l'envoi de plusieurs journaux agricoles français.— Dans ces journaux, nous avons trouvé des détails très intéressants sur les chevaux percherons. Ces détails y sont contenus dans le rapport d'un concours hippique qui a eu lieu à Nogent-le-Rotrou, en mai dernier, sous les auspices de la société hippique percheronne de France et de la société percheronne d'Amérique. Ces deux sociétés se sont formées il n'y a que fort peu de temps, pour promouvoir l'élevage et l'amélioration de la race percheronne, et travaillent conjointement à atteindre le but commun. Elles ont ouvert chacune un livre de généalogie où ne sont entrés que

les chevaux percherons de race absolument pure. On a fait ceci pour empêcher les fraudes qui se sont trop souvent commises à l'occasion d'exportation de percherons en pays étrangers.

En effet, la plupart de nos lecteurs savent qu'il n'y a pas encore bien des années, il a été fait, au Canada, une importation de percherons de provenance fort douteuse et qui était loin d'offrir les qualités qui caractérisent la race percheronne. Ces animaux avaient été achetés de confiance et n'ont donné ici que de mauvais résultats.

Depuis la date à laquelle nous faisons allusion, il s'est produit un grand changement en mieux. Les États-Unis importent les chevaux percherons en grand nombre depuis plusieurs années, et aujourd'hui la formation des deux sociétés nommées plus haut, présente aux importateurs la garantie qu'ils auront des percherons de race pure en se basant pour leurs achats sur les livres de généalogie ouverts par ces deux sociétés sœurs.

J'emprunte à *L'Union Agricole de Chartres* des extraits du discours prononcé par M. Thompson, délégué de la société percheronne américaine, au concours de Nogent-le-Rotrou, dans lequel se trouve fait l'historique de la première importation de percherons en Amérique. Voici ces extraits :

#### MESSIEURS,

La société percheronne d'Amérique et la société hippique percheronne de France peuvent être, dès à présent, considérées comme les deux sociétés les plus importantes et les plus puissantes au point de vue des chevaux de gros trait; et je suis heureux de pouvoir dire qu'elles sont unies par une sympathie mutuelle, aussi bien que par les transactions commerciales.

Je ne sais réellement comment vous exprimer toute mon admiration, en voyant les progrès que votre société a faits depuis sa fondation. Commencée seulement par quelques hommes sincères et prévoyants, il n'y a pas même une année, aujourd'hui elle compte dans ses rangs presque tous les éleveurs du Perche; et je puis vous assurer, messieurs, en toute sincérité, que l'énergie, l'activité et l'unanimité que vous avez montrées ont excité l'admiration et le respect de tous ceux qui s'intéressent à la race chevaline, et ont fait ressortir tout le mérite de la race percheronne, une des plus belles races au monde. Cette race a gagné chaque jour dans l'esprit public, et elle est maintenant une des premières, si ce n'est la première race de chevaux de trait.

Je ne saurais mieux faire, il me semble, pour vous montrer les progrès de l'opinion publique en faveur des percherons, que de vous raconter les débuts de l'exportation. Dès 1839, quelques chevaux percherons furent importés dans l'Etat du New Jersey, mais ils ne laissèrent aucune trace. En 1851, M. Charles Fullington eut la fantaisie d'importer un cheval de France en Amérique, et à cette première importation se rattache une petite histoire assez romantique. Permettez-moi de vous la raconter :

Il paraît que M. Fullington, que beaucoup parmi vous connaissent, était venu en Europe en 1851 pour acheter des moutons pour son compte, et celui de son frère et de sa sœur. Pendant son séjour en Angleterre, il remarqua les gros chevaux de trait anglais, et passant de là en France, toujours à la recherche de moutons, il fut encore plus frappé de la beauté des chevaux percherons. Quoique bien persuadé de l'excellente production que pourrait faire le gros cheval percheron avec les petites juments de son pays, il n'aurait jamais osé, dit-il, en emmener un; ce fut une dame qui l'y décida.

M. Fullington étant tombé malade à la campagne, une dame chez qui il demeurait lui prodigua tous les soins les plus attentifs, et il lui en a toujours gardé une bien vive reconnaissance. Pendant sa convalescence, un jour qu'il se promenait en voiture, elle lui persuada qu'il ne serait jamais heureux s'il ne possédait un étalon percheron; et pendant la promenade, il acheta un gros poulain gris devenu célèbre maintenant en Amérique, sous le nom de *Louis Napoléon*.

M. Fullington s'embarqua au Havre, emmenant son cheval et ses moutons, et après être resté 48 jours en mer, il arriva à New York, d'où il repartit pour l'Ohio, où il demeurait, et où il arriva avec bien de la peine, un soir sur les minuit. Il mit son cheval à

l'écurie et s'en alla se coucher sans réveiller personne. Le lendemain matin, son frère découvrit le gros poulain gris qui avait l'air tout à fait heureux, mangeant du foin.

On ne peut plus étonné, il courut demander à sa sœur si son frère était arrivé dans la nuit. Elle lui répondit que non. Hé bien! s'écria-t-il, il y a là-bas dans l'écurie le cheval le plus étonnant qu'on ait jamais vu: c'est quelque chose d'incroyable! ajouta-t-il, il est gros comme un éléphant. Oh! dit-elle, je parie que c'est Charles qui est revenu.

Eh bien! vous aurez de la peine à le croire, le frère ne voulut absolument rien avoir à faire avec le "gros éléphant"; mais la sœur, en borne petite femme qu'elle était, lui dit: Charles, vous conserverez la part qui me revient dans l'affaire, et si vous vous êtes trompé, eh bien! nous en subirons tous deux les conséquences.

C'est ainsi, messieurs, que fut importé ce premier étalon bien connu.

M. Fullington et son étalon devinrent la risée de tout le monde; tous les éleveurs du pays se moquèrent de lui; son cheval ne saillit que dix juments pendant la première année. Personne pas même son frère, ne voulait lui faire saillir de juments.

Sans entrer dans plus de détails, je vous dirai qu'après deux années tout à fait défavorables, les quelques poulains qu'il avait eus commencèrent à montrer leurs excellentes qualités qui devaient bientôt rendre célèbre le cheval français jusqu'alors si méprisé; et depuis 1854, les éleveurs de l'ouest de l'Amérique commencèrent à rechercher cet animal d'abord si ridiculisé. Il est mort en 1871, plein d'honneur, appartenant alors à MM. Dillon & Cie.

Depuis lors, le succès des chevaux du Perche fut assuré et une importation régulière commença. En 1868, M. Edwards importa un autre étalon également bien connu nommé "*Succès*"; acheté plus tard par M. W. Dunham, il vit encore et est traité par lui comme un hôte respecté pour tout le bien qu'il a fait. C'était le premier étalon importé directement dans l'Illinois, et il a servi plus qu'aucun autre cheval à assurer le succès des percherons.

Depuis 1851 jusqu'en 1870, environ 80 chevaux sont partis pour l'Amérique; de 1870 à 1880, le nombre s'est augmenté à environ 1,300; et en 1881, 82, 83, on compte qu'il y a eu 2,600 chevaux élevés ou importés en Amérique; faisant un total de 3,876 chevaux. Sur ce nombre, on compte 2,862 étalons et 1,014 juments. Le fait que sur près de 4,000 chevaux, 247 seulement sont morts soit pendant le voyage, soit de maladie ou de vieillesse, est remarquable. Il montre combien cette race est robuste, et nous remplit d'admiration pour les percherons qui ont surpassé en quelques années tous les autres chevaux de trait.

Quant à ceux qui s'imaginent que le Perche est en train de s'appauvrir, il leur suffira de jeter un coup d'œil sur le magnifique concours qui a eu lieu depuis trois jours, pour se convaincre que le Perche est bien loin de se dépeupler et que les éleveurs et les éleveuses sont parfaitement capables de fournir à la demande. Plus cette demande sera grande, plus on élèvera de chevaux, tout en conservant au pays son nom si bien mérité de *Perche aux bons chevaux*.

Grâce à votre prévoyance, en constituant cette société et en publiant un stud-book, vous avez obvié à deux obstacles: le premier obstacle, celui que les importateurs de chevaux anglais et écossais vous reprochaient toujours chez nous, était de n'avoir gardé aucun registre généalogique, et par conséquent de ne pouvoir donner aucun renseignement sur l'origine de vos chevaux; l'autre était que des personnes peu scrupuleuses allaient acheter un peu partout des chevaux inférieurs et n'ayant du percheron que la ressemblance, et s'en retournaient en Amérique les vendre sous le nom de percherons, au grand détriment de ceux qui viennent régulièrement chaque année s'approvisionner chez nous.

Maintenant, en publiant votre stud-book, vous avez une base solide; tout Américain peut s'assurer de l'origine des animaux qu'il achète.

Je suis heureux de vous dire que notre société américaine s'est conformée sur tous les points à la vôtre, et qu'à l'avenir aucun animal ne pourra être enregistré dans le stud-book américain sans avoir été préalablement inscrit dans le vôtre.

Notre société ne pouvait pas vous donner une meilleure preuve du grand intérêt qu'elle vous porte, qu'en vous envoyant de si loin un délégué pour la représenter à votre concours. Je suis

chargé de vous dire, en son nom, qu'elle vous souhaite tout le succès que vous méritez si bien, et qu'elle vous accordera toujours une coopération chaleureuse dans tous vos efforts.

Un des caractères de la race percheronne est d'unir à sa force comme cheval de trait, une vitesse plus qu'ordinaire pour le trot. Nous parlons, bien entendu, du vrai percheron, dont certains sujets font jusqu'à quatre lieues à l'heure sans être poussés.

Il n'y a pas de doute que les sociétés hippiques dont l'existence nous est révélée par les rapports du concours dont nous venons de parler, auront pour effet de maintenir l'intégrité de la race, et d'en promouvoir l'amélioration.

Certaines de nos sociétés d'agriculture ont travaillé à l'introduction de la race percheronne dans leurs comtés. Malheureusement, le choix des sujets achetés n'a pas toujours été judicieux. Ceux qui, maintenant, seront tentés par les hauts prix que rencontrent sur le marché les bons et beaux chevaux de gros trait, devront donc exiger, pour ce qui regarde les percherons, qu'ils soient entrés sur le livre américain de généalogie de cette race, ce qui sera une garantie qu'ils le sont aussi sur le livre français, vu l'entente qu'il y a à cet effet entre les deux sociétés.

J. C. CHAPUIS.

#### Essais de moissonneuses et de lieuses mécaniques.

Dans un tour d'inspection que nous sommes à faire à travers la province, nous rencontrons nombre de personnes désireuses de se renseigner sur la valeur des différentes moissonneuses et lieuses mises sur le marché par différentes fabriques. Nous n'avons pas malheureusement, ici, de concours où se fait l'essai des diverses machines, et en conséquence, il est fort difficile de se renseigner sur leur mérite relatif. Il nous tombe sous la main deux rapports de concours de cinq machines de ce genre, de fabrique américaine, qui ont été essayées en France dernièrement, et nous pensons être utile à nos lecteurs en les mettant à même de lire ces deux rapports.

#### EXPÉRIENCES PUBLIQUES D'APPAREILS DE MOISSONNAGE A BAR-SUR-SEINE.

(Extrait du Bulletin agricole de l'Aube.)

Le 20 juillet avaient lieu, à Bar-sur-Seine, les expériences annuelles de machines agricoles organisées par le Comice de l'Aube.

Les moissonneuses à un cheval, les moissonneuses-lieuses et les lieuses indépendantes étaient seules admises à y prendre part.

Le champ d'expériences, situé à deux kilomètres de la ville, était une pièce de blé qui ne présentait pas toutes les conditions désirables de bonne préparation et d'aplanissement du sol; un orage récent avait, en outre, incliné irrégulièrement les épis. Ces circonstances défavorables rendaient difficile le bon fonctionnement des machines, mais elles permettaient de juger de ce qu'on pouvait attendre, dans de meilleures conditions, des instruments essayés.

À une heure arrivaient sur le champ d'expériences, où se pressait une foule de cultivateurs, cinq moissonneuses-lieuses (Johnston, Osborne, Wood, Mac-Cormick, Kearsley); trois moissonneuses à un cheval (Johnston, Osborne, Mac-Cormick); et la lieuse indépendante de MM. Dudoÿ et Pécard. Il est à regretter que la moissonneuse-lieuse Aultman (annoncée par M. Tixerant), d'un système tout différent des machines connues, n'ait pu arriver en temps utile, le bateau la ramenant d'Amérique ayant éprouvé des retards en mer.

Les machines de la maison Johnston étaient présentées par M. Heury, de Rosnay; les Mac-Cormick par M. Francey, de Tonnerre; les Wood et les Kearsley par M. Tixerant, de Nogent-sur-Seine.

Les pistes avaient été préparées à l'avance par M. Laurent-Mérey, l'un des zélés commissaires du Comice, et un lot fut assigné par le sort à chaque machine.

Le travail des moissonneuses-lieuses fut aussi satisfaisant que possible pour la Johnston et la Osborne. La Wood et la Kearsley

ont été plus difficiles à mettre en marche, et la Mac-Cormick, dont la valeur est cependant si bien établie, a, par un concours de circonstances que nous ne saurions nous expliquer, laissé à désirer dans son fonctionnement.

Deux de ces machines, la Johnston et la Kearsley, n'avaient point encore fonctionné en France, et la Wood et la Osborne étaient munies d'un appareil leur entièrement différent de celui qu'elles possédaient l'un dernier, et n'ayant encore, jusqu'à présent, paru dans aucune expérience publique. Tous ces appareils liaient à la ficelle.

Les moissonneuses à un cheval ont accompli leur tâche avec promptitude, malgré la somme relative de tirage qu'elles demandent et, ici encore, la Johnston s'est fait remarquer.

Enfin la lieuse indépendante, qui appartenait au Comice, s'est mise également en marche, après quelques essais rendus nécessaires par suite d'un mauvais réglage, et a accompli son travail avec régularité et prestesse. M. de Mauroy, le savant agriculteur de Courcelles-Saint-Germain, s'en est rendu acquéreur. Malheureusement, le prix élevé de cette lieuse en rendra la vente difficile.

En somme, la journée a été extrêmement intéressante pour tous les agriculteurs amis du progrès, et a occasionné l'acquisition d'un grand nombre de machines. Les ventes faites aux membres du Comice se sont élevées à la somme de 26,000 fr., sur laquelle il est accordé par le Comice, en dehors de la remise consentie par les vendeurs, une prime de 7 pour cent.

On voit que le Comice départemental s'occupe activement des moyens de remédier à l'une des causes de la grande crise agricole que nous traversons, le manque de bras, en montrant aux cultivateurs tout le profit que l'on peut trouver dans l'emploi des instruments les plus perfectionnés, qui peuvent fournir une forte somme de travail dans le plus court délai, avec un personnel peu nombreux.

E. PARADIS,  
Ancien élève de Grignon, Stagiaire dans l'Aube.

#### EXPÉRIENCES DE MOISSONNEUSES-LIEUSES A NOGENT-SUR-SEINE.

(Extrait du Bulletin agricole de l'Aube.)

Un certain nombre d'agriculteurs ayant, aux expériences de Bar-sur-Seine, exprimé le regret de ne pas voir fonctionner les moissonneuses-lieuses dans des conditions différentes de culture et de nature de récolte, M. Lucien Lasneret, dont les cultivateurs de l'Aube connaissent, depuis longtemps déjà, le dévouement à la cause de l'agriculture, offrit spontanément de mettre ses récoltes à la disposition de M. Tixerant, l'intelligent constructeur de machines, de Nogent-sur-Seine, pour qu'il puisse faire fonctionner les types nombreux de moissonneuses qu'il possède. M. Tixerant, avec son esprit d'initiative et d'entreprise qui ne se dément jamais, accepta aussitôt; et rendez-vous fut pris immédiatement avec les cultivateurs, pour le 28 juillet, à Nogent-sur-Seine.

Le Bureau du Comice n'avait garde de manquer de se rendre à l'aimable invitation qui lui fut faite.

Au jour convenu, cinq moissonneuses, toutes liant à la ficelle: la Wood, la Johnston, la Kearsley, la Osborne et la Aultman, attelées de vigoureux percherons appartenant à MM. Lasneret et Renaudat, de Mâcon, sont en présence dans une magnifique pièce d'avoine divisée par lots. L'emblave, semée en ligne, est abondante, parfaitement droite et encore un peu verte.

La Osborne, par suite d'un accident survenu à son arrivée au champ d'expériences, dut renoncer à fonctionner. Nous avons vivement regretté ce contre-temps, privant le public de voir marcher une machine qui avait donné, à Bar-sur-Seine, une aussi haute opinion de sa valeur comme perfection de travail et comme légèreté. Seule, elle avait coupé son lot d'emblave avec un attelage de deux chevaux seulement. Grâce aux conditions dans lesquelles elles se trouvent, les quatre autres machines, à quelques nuances près, moissonnent de la manière la plus satisfaisante.

La Johnston, comme à Bar-sur-Seine, coupe son lot sans interruption. La gerbe se fait grosse ou petite, au gré du conducteur, sans que la régularité parfaite de la forme ait à en souffrir. Deux chevaux suffisent à la conduire.

La Kearsley, dont la mise en marche avait été assez difficile aux expériences du Comice, par suite d'un réglage insuffisant, travaille ici avec la même perfection que la Johnston; sa coupe est très basse.

La Wood, comme à Bar-sur-Seine, fait sa coupe un peu élevée et sa gerbe peut-être moins régulière que les autres moissonneuses.

Il nous reste à parler de la Aultman qui, en raison des dispositions spéciales et des proportions restreintes de son mécanisme, semble devoir présenter des avantages sérieux sur les autres systèmes.

Son travail, disons-le, s'est exécuté d'une manière satisfaisante. Coupe un peu haute, gerbe bien faite. Elle n'a nécessité que deux chevaux.

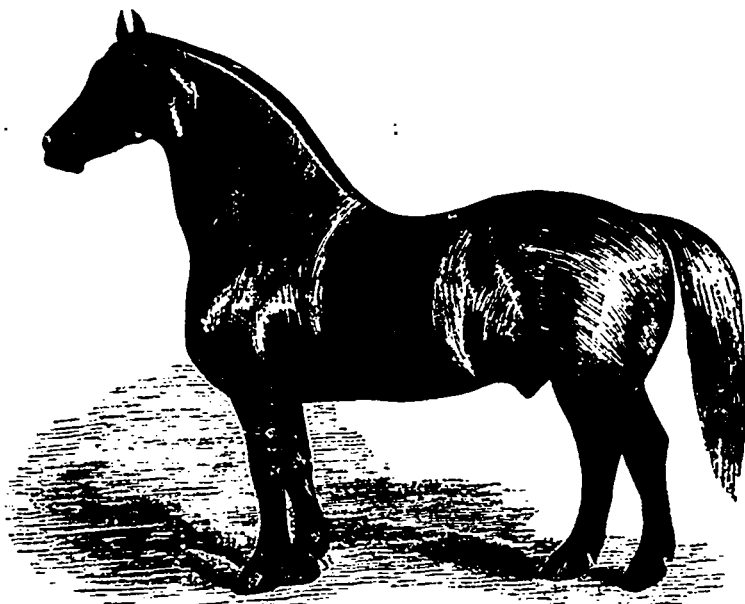
Les moissonneuses-lieuses qui, jusqu'à présent, ont travaillé en France, dérivent plus ou moins de la machine Mac Cormick. Dans toutes, les tiges des céréales, une fois coupées, sont entraînées vers l'appareil lieur entre deux toiles sans fin, à écartement fixe. Lorsque la céréale est plus haute que la largeur de la toile, que l'épi est recourbé par suite d'une maturité avancée, il se produit un froissement qui égrène le blé; si l'emblave est très abondante, les toiles sans fin s'engorgent.

Toute autre est la disposition de la Aultman: les tiges coupées sont enlevées par des doigts métalliques et accumulées sous l'appareil lieur, par de petites pédales animées d'une grande vitesse,

mettre en regard de ce même plan, dont on trouvera ci-joint les détails en gravure:

La forme de cette maison, qui est à peu près carrée, n'ayant pas d'ailes ni d'angles rentrants, est celle qui, indubitablement donne le plus de logement au plus bas prix possible. Tout le plan, de fait, est basé sur le principe de l'économie et de la simplicité, auxquelles on a tâché de rendre conformes tous les détails. Le fini est nécessairement des plus simples, et il ne comporte aucune tentative d'embellissement. Néanmoins, le résultat obtenu est assez satisfaisant, même pour ce qui tient à l'apparence extérieure de la maison; et le plan, tout en étant eu vue du plus bas prix possible, est tel qu'on peut l'augmenter et l'améliorer pour ce qui regarde les dimensions, la qualité et le coût.

Il est l'œuvre de M. J. P. C. Steddom, de Webster, Ind., et a reçu le second prix dans le concours de plans de maisons du *Mechanical News*, pour les maisons de \$500 à \$1,500. La hauteur du premier étage, rez-de-chaussée est de 9 pieds. Il contient le salon, I, la cuisine, qui est en même



ETALON PERCHERON "AMBER."

ici, point de froissement d'épis. Mais nous avons constaté que la gerbe est jetée sur le sol avec une certaine violence, et que les pédales chargées de la former font éprouver aux tiges des secousses assez vives et occasionnent un peu d'égrenage.

Malgré ces imperfections, qu'il ne nous paraît pas impossible de faire disparaître, nous croyons que ce nouveau système est appelé à un certain avenir.

Pour continuer les épreuves le lendemain mardi, la machine Aultman fut placée dans un blé exceptionnellement fort; mais on dut bientôt renoncer à la faire fonctionner, les pédales ne suffisaient plus pour débiter la provision d'emblave coupée par la scie.

D'après tous ces essais, il est donc permis de dire aujourd'hui que le problème du moissonnage et du liage mécaniques est à peu près résolu, toutes les fois qu'on aura à couper des récoltes moyennes.

#### Plan d'une maison de \$800 à \$1,000.

Nous empruntons au volume intitulé: *Leffel's House Plans*, dont le présent numéro contient une notice bibliographique, la description d'un plan de maison, que nous traduisons pour

temps la chambre commune, II, une chambre à coucher, III, le passage, IV, le garde-manger ou dépense, V, et deux armoires ou garde-robes, à volonté, OO. Des trous de tuyaux sont pratiqués, l'un dans la cuisine, dans la cheminée, et l'autre dans la cloison qui sépare le salon de la chambre à coucher, à deux pieds au-dessous du plafond. On peut placer un poêle dans le salon et en faire passer la chaleur dans la chambre à coucher, à travers la cloison.

Le premier étage a 8 pieds de haut. Il contient trois chambres à coucher, I, I, I, quatre armoires ou garde-robes, II, II, II, II, et deux passages, III, III. L'escalier peut être ouvert, ou entouré, à volonté, bien qu'un escalier ouvert soit préférable.

Les murs de la cave, qui sont en pierre et en mortier, ont 18 pouces d'épais, et 6½ pieds de haut. La cheminée origine sur une base ou fondation en pierre de niveau avec le plancher de la cave. Les piliers de la véranda (galerie) sont en brique. L'enduit ou crépi consiste en deux couches de mortier brun et une couche de lait de chaux, (*white wash*). La charpente est en bois dur ou en pin. Les murs extérieurs sont finis en déclin (*clap board*) au dehors; ceux du dedans



sont en planches d'un pouce garnies de lattes et plâtrées. Les planchers sont en pin ordinaire et embouveté, et le plancher de la véranda en pin du sud embouveté et joint dans les rainures avec de la peinture. La menuiserie intérieure est finie tout simplement, avec du pin bien sec. Le toit de la véranda est en ferblanc, et celui de la maison en bardau de pin de la meilleure qualité.

Voici ce que l'auteur dit de son plan : " On peut ne pas l'aimer à cause de sa grande simplicité, ou de son manque de style, mais l'idée a été de faire une maison assez grande et commode pour une famille moyenne, tout en coûtant peu. J'ai bâti une maison de ce genre pour un cultivateur qui en a été très content."

Il est bon d'ajouter que les chiffres fournis par le constructeur sont même au-dessous du plus bas prix mentionné ici, (\$800), mais nous avons préféré mettre quelque chose en sus pour prévoir ce qu'il pourrait en coûter de plus pour la main d'œuvre et les matériaux, dans d'autres localités.

## DE LA VERMINE DES VOLAILLES

[Extrait du Poussin.]

Il y a certains sujets qu'il est utile de traiter de nouveau, en temps opportun ; celui dont nous voulons parler aujourd'hui a ce caractère et il se trouve, de plus, posséder une grande importance, car il fait partie de l'hygiène des oiseaux : la vermine est très pernicieuse à la vie des hôtes de la basse-cour et on sait, en outre, que si elle fait l'humidité, elle se multiplie innombrablement par les temps de sécheresse.

Or, à ce dernier titre, la saison que nous traversons est, entre toutes, si favorable à l'éclosion des œufs des diverses sortes de poux, qui vivent spécialement sur les gallinacés, que nous croyons bon de dire encore quelques mots sur la destruction de ce fléau des poulaillers.

À cette date du mois, les poulets sont grands ; on les considère comme adultes et on n'a plus pour eux les soins minutieux dont on entourait leur croissance ; d'autre part, les préparatifs de la chasse prochaine absorbent quelque peu l'attention des éleveurs. Ce ne sont pas là des raisons pour que la basse-cour soit moins visitée. Tout au contraire, plus que jamais on doit redoubler de vigilance et multiplier les mesures de propreté.

Et voici comment il est avantageux de procéder.

On tire hors de la basse-cour tout ce qui se trouve dans le poulailler, perchoirs, pondoirs, etc. On les laisse tremper dans de l'eau contenant de l'acide sulfurique (5 grammes par litre d'eau). Puis, avec un injecteur-badigeonneur ou une pompe à main, ou même la seringue que l'on emploie dans les serres, on projette l'eau avec force sur les cloisons et notamment, dans les fentes, dans les angles, sur les supports des perchoirs et à la place où se mettent habituellement les pondoirs, sans oublier le plus petit refuge.

La projection de ce liquide phéniqué a pour effet d'entraîner tous les parasites, tous leurs œufs et, en les noyant, de détruire les uns et les autres. Ainsi qu'on le voit, — l'action de l'acide phénique comme antiputride et comme caustique produit donc d'excellents effets de destruction et d'assainissement ; mais nous recommandons de l'employer avec prudence, comme on doit du reste le faire pour tous les agents actifs.

Si l'on prend ces précautions de propreté, on empêche la reproduction de la vermine dans le poulailler ; mais ce n'est pas tout encore. Les acarus de toutes espèces, quand ils se sont introduits dans la basse-cour, n'ont point été longtemps sans se loger sur la peau même des volailles ou au milieu de leurs plumes. Ils quittent les anfractuosités où ils se cachent, pour aller, pendant la nuit, sucer les oiseaux. Leur présence rend ces derniers malades et les empêche de prospérer, car les démangeaisons que les pauvres poules ressentent sont tel-

lement insupportables qu'elles deviennent débiles et tombent dans un état de faiblesse qui parfois devient funeste.

Or, après avoir donné tant de sollicitude à ses poulets, après leur avoir prodigué tous les soins pour les rendre vigoureux, il serait vraiment pénible de les voir dépérir faute d'une propreté bien suivie ; il en résulte que l'on ne doit pas se contenter d'une netteté apparente, mais qu'il est indispensable de regarder jusque dans les plus petits coins où l'ennemi sait se retirer et c'est là qu'il faut le combattre.

En outre on doit s'inquiéter de tuer la vermine qui séjourne continuellement sous les plumes des oiseaux ; on fournira à ces derniers la facilité de se poudrer, de prendre un bain de sable et, pour cela, sous un abri quelconque on fait un creux de 25 centimètres carrés environ et on l'empli de sable fin, de cendres, de terre légère, auxquels on mêle de la fleur de soufre. Si on reconnaît que les oiseaux sont fortement envahis, on ajoute à cette mixture une poudre insecticide.

Il nous faut mentionner encore un moyen qui a été souvent indiqué pour détruire la vermine, on conseille de mettre dans les poulaillers une branche d'aune ; les poux aiment l'odeur de cet arbre et ils s'empressent de venir l'habiter. Le lendemain matin à la première heure, on enlève avec précaution la branche d'aune et on la brûle en dehors de la basse-cour, puis on recommence cette facile opération tant que l'on constate la présence des poux sur la branche.

Nous mentionnons ce procédé, mais nous le trouvons très insuffisant, car les œufs peuvent rester dans l'endroit habité par l'aune et nous pensons que l'on n'arriverait jamais ainsi à une destruction totale.

Pour faire la guerre à ce parasite sanguinaire, à ce mortel ennemi des volailles, les lavages fréquents, faits le matin, sont préférables à toutes autres expédients, pendant la durée des chaleurs.

Nous nous arrêtons-là, et nous n'insisterons pas plus longuement, aujourd'hui, sur ce sujet. Nous espérons que nos lecteurs comprendront l'importance des conseils que nous leur donnons de nouveau. Si quelques-uns d'entre eux s'étonnent de nous les voir répéter, nous leur dirons qu'il ne suffit pas de donner une fois un avertissement : il faut encore le réitérer aussi souvent que les circonstances le rendent d'actualité. C'est bien aujourd'hui le cas.

ER. LEMOINE.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Ninth Report of the Montreal Horticultural Society.* — Nous venons de recevoir le neuvième de cette série de rapports instructifs publiée par la société d'horticulture de Montréal. J'ai encore à regretter cette année que ce rapport-là ne soit pas publié dans les deux langues, étant donné qu'il y a un si grand nombre de Canadiens-Français qui ne sont pas en mesure de le lire en anglais. Voici un aperçu des matières contenues dans le volume de cette année.

1. Rapport du secrétaire.
2. Arbres et arbustes du nord du Japon. D. P. Emballow.
3. Catalogue des pommiers russes importés par le département d'agriculture des Etats-Unis, en 1870.
4. Rapport sur les pommiers russes importés par le département d'agriculture des Etats-Unis, en 1870. C. Gibb, Abbottsford, P. Q.
5. Nos meilleures poires. H. Goeppinger, Riga, Russie.
6. Rapport sur les pommes de semis à l'exposition de la société. Rév. Robert Hamilton, Grenville, P. Q.
7. Nos nouvelles variétés de raisin de plein air. W. M. Patter-on, Clarenceville, P. Q.
8. Règlements de la société pomologique américaine.
9. Culture du chou. R. Brodie, jr., Saint-Henri, P. Q.
10. Rapport des juges sur les serres et les jardins d'hiver.



## RAPPORTS LOCAUX.

11. Société d'horticulture du comté de L'Islet.

12. Association des cultivateurs de fruits du comté de Shefford.

13. Association des cultivateurs de fruits du comté de Missisquoi.

14. Association des cultivateurs de fruits d'Abbottford.

1. Le rapport des opérations de la société montre que ses finances sont très prospères et qu'elle progresse d'année en année d'une manière surprenante.

2. Il est rare que nous ayons à traiter d'inutile quelque partie du rapport de la société, mais il faut bien admettre qu'après avoir lu et relu l'article intitulé : *Arbres et arbustes du nord du Japon*, on se demande en vain pourquoi il a trouvé place là. En effet, je ne vois que l'excuse qu'on a voulu faire un compliment à son auteur, qui puisse être alléguée.

3 et 4. Le rapport de M. Gibb est déjà partiellement connu des lecteurs du *Journal*, grâce aux extraits que j'en ai faits, il y a quelques mois, immédiatement après la publication de ce rapport en une petite brochure spéciale. Il est fort intéressant pour ceux qui se livrent aux essais d'introduction des fruits nouveaux venant de Russie. La carte qui, dans le rapport, indique la route parcourue par M. Gibb, lors de son voyage en Russie, montre qu'il n'a négligé ni son temps ni ses peines, pour aller puiser les renseignements aux bonnes sources. L'étude de ce rapport et du catalogue qui le précède est fort utile pour tous ceux qui s'occupent sérieusement de l'arboriculture fruitière en rapport avec la rigueur de notre climat. Les gravures qui l'accompagnent rendent cette étude facile et attrayante en même temps.

5. L'article sur les meilleures poires de Russie présente, dans son genre, le même intérêt que le rapport de M. Gibb sur les prunes.

6. Voici ce que je considère comme l'article de fond du présent rapport. Je suis d'opinion, et cette opinion est celle de beaucoup de nos arboriculteurs, que c'est au semis qu'il nous faut recourir pour obtenir les bonnes variétés de pommes de garde, qui sont malheureusement si peu nombreuses aujourd'hui, dans notre collection de fruits canadiens. On verra en lisant le rapport du Rév. Robert Hamilton, quels sont les résultats déjà obtenus par cette méthode, et ce qu'il est permis d'attendre de certaines bonnes variétés de semis qui y sont mentionnées.

7. Pour ceux qui recherchent quelles sont les variétés de raisin qui ont une chance de mûrir dans notre province, les notes de M. Patterson sont d'une grande valeur.

8. On voit par les règlements de la société pomologique américaine, qu'on est à faire une réforme fort nécessaire dans la nomenclature des fruits anciens et nouveaux, en simplifiant autant que possible les noms baroques dont plusieurs sont affublés et en mettant de côté ceux qui ne font qu'indiquer quelquel'autre variété bien connue sous un autre nom.

8. Un article très pratique que celui-là pour les jardiniers qui font la culture maraîchère.

9. 10. 11. 12. 13. 14. La société d'horticulture de Montréal, en réunissant dans son rapport spécial, les rapports des juges de concours de serre et de jardins d'hiver ainsi que ceux de toutes les sociétés d'horticulture de la province, met ses lecteurs à même d'avoir, en le lisant, une idée complète de ce qui se fait chaque année pour l'horticulture dans notre région.

En somme, ceux qui veulent se tenir au courant des progrès horticoles et se perfectionner dans l'horticulture et l'arboriculture sont sûrs de trouver une masse de renseignements utiles dans les rapports de la société d'horticulture de Mont-

réal, et spécialement dans celui que nous venons de mentionner.

*L'Almanach pour tous pour 1885.*—Nous recommandons aux cultivateurs ce petit almanach de 100 pages publié par la maison L. A. Choquet et Frère, de Saint-Hyacinthe. Il contient, outre les renseignements ordinaires des almanachs, des tables comparées canadiennes, françaises et anglaises, de poids et de mesure qui sont d'une grande utilité pour nos cultivateurs obligés de faire tous les jours une distinction entre les divers mesures et poids employés dans la province. On trouve aussi dans ce petit livre d'utiles conseils pour la fabrication du beurre et du fromage, des tables pour calculer la valeur des propriétés rurales, des bâtisses, et pour se rendre compte du travail des journaliers et de ce qu'il coûte chaque jour; un chapitre sur les maladies des chevaux et le moyen de les guérir, et un autre sur la manière d'évaluer le rendement des animaux de boucherie. Comme on le voit, il mérite d'être lu et se recommande de lui-même.

*Leffel's House Plans.*—Nous venons de recevoir ce magnifique volume qui contient quarante plans de maisons avec un détail complet de leur construction, des matériaux à employer et de la valeur de ces matériaux. On y trouve des plans à la portée de tout le monde, depuis celui d'une maison de \$500 jusqu'à celui d'une belle résidence de \$3 000. Ces plans sont si bien faits et répondent si bien à un besoin de renseignements sur la manière de bâtir avec goût et économiquement en même temps, que nous nous proposons d'en publier quelques-uns dans notre journal pour l'utilité de nos lecteurs. On se procure ce volume chez James Leffel & Co., 110, Liberty street, New-York. J. C. CHAPAIS.

## CORRESPONDANCE.

## VIGNES.—FLEURS.

Nous publions la lettre suivante d'un de nos lecteurs, parce qu'elle comporte une série de questions qui nous sont posées par un grand nombre d'abonnés auxquels il nous est impossible de répondre par lettre. Les réponses que nous donnons à la suite de la lettre auront ainsi l'avantage de renseigner d'une fois tout ceux qu'elles intéressent.

*Monsieur le rédacteur.*—Je voudrais essayer de cultiver quelques vignes et je désirerais avoir votre opinion à ce sujet ainsi que celle de votre assistant M. J. C. Chapais. Voudriez-vous me dire quelles sont les vignes les mieux appropriées par leur rusticité et la précocité de leurs fruits à la culture en dehors dans cette province, à l'est de Québec? (1) Doit-on tailler les vignes aussitôt après qu'elles ont jeté leurs feuilles? (2) Doit-on les recouvrir bien longtemps après les avoir taillées? (3) En me nommant chacune des variétés, voudriez-vous me dire quelles sont les qualités et les défauts propres à chacune d'elles? (4) Dans des places comme ici, où les hivers sont bien durs, ne serait-il pas mieux de ne planter qu'au printemps? (5) Si on recevait les vignes à l'automne, n'y aurait-il pas moyen de les hiverner dans une cave sans que cela leur soit préjudiciable? (6) Les vignes sauvages peuvent-elles résister à nos hivers sans protection (en bas de Québec bien entendu)? (7) Pourriez-vous m'indiquer quelqu'un où je pourrais me procurer des vignes sauvages? (8) Ne pourrait-on pas avec de la graine de raisin faire croître des vignes, si oui, voudriez-vous me donner les directions nécessaires pour faire un semis et m'indiquer en même temps quelques auteurs soit français soit anglais qui traitent amplement de cette question? (9) Voudriez-vous me dire ce que vous pensez de la vigne tubéreuse, trouvée il y a quelques années dans l'Afrique et dont on a beaucoup écrit dans certains journaux des Etats-Unis, comme vigne à cultiver par ici, soit en serre ou dehors? (10) Pourriez-vous me donner quelques renseignements au sujet de la culture des vignes en pots et quelles sont les variétés réunissant le plus de qualités pour cette culture? (11) Me voici rendu à la fin de ces interminables questions, mais je ne terminerai pas sans dire à M. Chapais qu'un petit article de temps à autre touchant les fleurs, serait lu avec plaisir et profit: ainsi j'espère que M. Chapais voudra bien écrire de ces petits articles qu'il sait si bien nous faire apprécier. Ce que je me permettrais de demander à M. Chapais, serait quelques petits articles sur les noms des fleurs, c'est-à-dire la comparaison des noms vul-

gaires anglais et français des fleurs avec leurs noms botaniques français et latins, comme il l'a déjà fait pour les arbres, les arbustes et les plantes hivernantes. Pour faire comprendre un peu l'importance de ces articles, je dirai qu'il arrive souvent, comme la chose m'est déjà arrivée, qu'on achète une plante qu'on a déjà ; ainsi par exemple une personne a ce qu'elle appelle des "Gants de Vierge" mais elle voit sur un catalogue en anglais de l'*Aquilégia* ou *Colombine*, ou sur un catalogue en français de l'*Acolithé*, elle en fait venir, vous voyez de suite le désappointement fâcheux qui en résulte ? (12) L. H. V., Saint-Anaclet.

**RÉPONSES.**—1. Les variétés suivantes sont les seules qui ont quelque chance de succès et encore est ce fort problématique chez-vous : *champion*, *hariford prolif.*

2. On taille les vignes à la fin d'octobre ou au commencement de novembre.

3. On les recouvre aussitôt qu'il est survenu une gelée assez forte pour geler la terre à un pouce de profondeur.

4. Le *champion*, aussi appelé *beauconsfield* est un mauvais raisin, mais beau à l'œil. Sa vigne est rustique et fait beaucoup de bois. Le *hariford prolif.* est bien meilleur que le *champion*, sans cependant être de première qualité. Son grand défaut est de tomber de la grappe aussitôt qu'il est mûr. Il est, aussi, fort rustique.

5. Il y a certainement moins de risques, chez-vous, à planter au printemps.

6. Il est beaucoup mieux de se procurer les vignes à l'automne et de les conserver dans une cave ni chaude ni froide, dans du sable humide.

7. Les vignes sauvages devront résister aux rigueurs de votre climat, sans couverture, mais il est probable que leur fruit sera de pauvre qualité, si toutefois elles en donnent.

8. Vous pourrez vous procurer des boutures d'une vigne sauvage d'excellente qualité, chez un monsieur Alix, de Rougemont, comté de Rouville. Il y a aussi, aux environs de Québec, des vignes sauvages, mais je ne connais personne qui en fasse commerce.

9. On obtient des variétés de vignes par semis, mais c'est une méthode difficile, et que je ne puis vous conseiller chez-vous. Pour ce qui est d'auteurs qui pourraient vous fournir des renseignements à ce sujet, le seul que je puisse vous recommander est le suivant, en anglais : *Illustrated descriptive Catalogue of American grape-vines with brief directions for their culture, by Bush & Son & Meissner, Bushberg, Jefferson Co., Mo. U. S.*, que vous recevrez franc de port, en envoyant vingt-cinq centimes en billet de la Puissance ou en timbres-postes américains. Si vous ne lisez pas l'anglais, vous pourrez vous procurer une traduction française du même ouvrage à l'adresse suivante : *Les vignes américaines, catalogue illustré et descriptif par MM. Bush & fils & Meissner ; ouvrage traduit de l'anglais par Louis Bazille, revu et annoté par J. E. Planchon ; Montpellier, C. Coulet ; Paris, V. A. Delahaye & Cie.* Il y a aussi une traduction italienne du même ouvrage, ce qui montre sa grande valeur.

10. La vigne tubéreuse dont vous parlez a toutes les misères du monde à s'acclimater en France, et elle ne présente aucun caractère spécial qui puisse lui faire supplanter les autres vignes. Pour ce qui est de sa culture dans le comté de Rimouski, il n'y faut pas penser, encore moins que dans l'ouest de la province où elle ne saurait non plus réussir.

11. Pour la culture en pots, je puis vous recommander les *chasselas blancs* cultivés aux environs de Montréal, le *dela-ware*, (rouge), le *duchess* (blanc) le *concord* (noir). Ces quatre variétés vous donneront certainement satisfaction. Il y a, d'ailleurs, grand nombre d'autres variétés propres à cette culture.

12. Je donnerai, dans un prochain numéro, les détails demandés sur les noms des plantes. J. C. CHAPUIS.

### Avantages des cercles agricoles.

En politique l'union fait la force ; en économie rurale, elle procure des avantages, et ces avantages ne peuvent se créer que par des associations.

L'organisation des cercles agricoles est d'autant plus facile que les associés se connaissent et peuvent juger du degré de bonne volonté, de moralité et d'aptitude de chacun de ceux qui prennent part à cette association.

Par l'établissement de nos fromageries nous avons l'exemple de ce que peut nous procurer l'esprit d'association ; au moyen de nos fromageries, le cultivateur qui ne possède qu'une vache peut participer à tous les avantages de la fabrication du fromage en grand. Les fromageries ont cela d'avantageux, et nous en avons des exemples sous les yeux, que les cultures se perfectionnent au point que celui qui ne pouvait nourrir qu'une vache en nourrit deux aujourd'hui qui sont mieux entretenues ; nourries avec des aliments plus riches, elles donnent des engrais plus puissants, une plus grande quantité de lait et de meilleure qualité. Les fromageries commandent aujourd'hui un autre genre d'association : celle des beurrieres, car il est parfaitement reconnu, à part quelques rares exceptions, que le beurre qui n'a pas été fabriqué à une beurrierie, n'a plus de vente. Il nous est donc utile de vivre en association compacte et unie pour nous mettre en état d'exercer toute espèce d'industrie agricole, et les cercles agricoles nous fourniront cet avantage. Ils seront la clef de cet enchaînement de pratiques perfectionnées, d'abondantes récoltes en tous genres et du bien-être qui en est la suite. Qu'on se le dise, car rien n'est plus vrai. Organisez des cercles agricoles, et nous vous prédisons le succès dans tous les genres d'exploitation agricole.— En avant de tout cœur, avec fermeté et courage, nous vous suivrons partout. (*Gazette des campagnes.*)

## A VENDRE

BÉTAIL Ayrshire,

COCHONS Berkshire,

VOLAILLES Plymouth Rock.

S'adresser à

M. LOUIS BEAUBIEN,

16, rue Saint-Jacques, Montréal.

## Taureaux Ayrshires

### A VENDRE

aux Sociétés d'agriculture et aux fermiers désirant améliorer la race de leurs bêtes-à-cornes, aussi des jeunes taures. Ces dernières ont été engendrées par la meilleure race d'animaux, qui ont pris plusieurs prix en Canada et notamment les premiers prix aux expositions du centenaire de Philadelphie et de Saint-Jean, N. B.

S'adresser à

WM RODDEN, Plantagenet, Ont.

## ABEILLES.

Ruches à cadres, extracteurs à miel, extracteurs à cire perfectionnés, sections d'une livre, etc.

Adrezsez :

J. B. LAMONTAGNE,

Boîte 964, Montréal.



## A TOUS LES ABONNES

du *Journal d'Agriculture* qui nous enverront 10 centimes pour payer l'emballage et la poste, nous expédierons gratuitement par la maille un beau plan de vigne valant 50 centimes, et rapportant chaque année 15 à 20 livres de beaux gros raisins qui se vendent 10 centimes la livre au moins. Nous faisons cette offre de bonne foi et afin de faire connaître nos vignes.

### A TOUS LES ABONNÉS

qui nous enverront leur adresse sur une carte-poste qui ne coûte qu'un sou, nous adresserons sous peu et sans frais quelque chose qui leur vaudra plus tard des centaines de piastres. Hâtez-vous. Adrezsez :

CHARBONNEAU & CIE.,

PÉPINIÉRISTES,

No. 301, rue Saint-Laurent, Montréal.

(Nommer le *Journal d'Agriculture.*)